

FOLIO JUNIOR

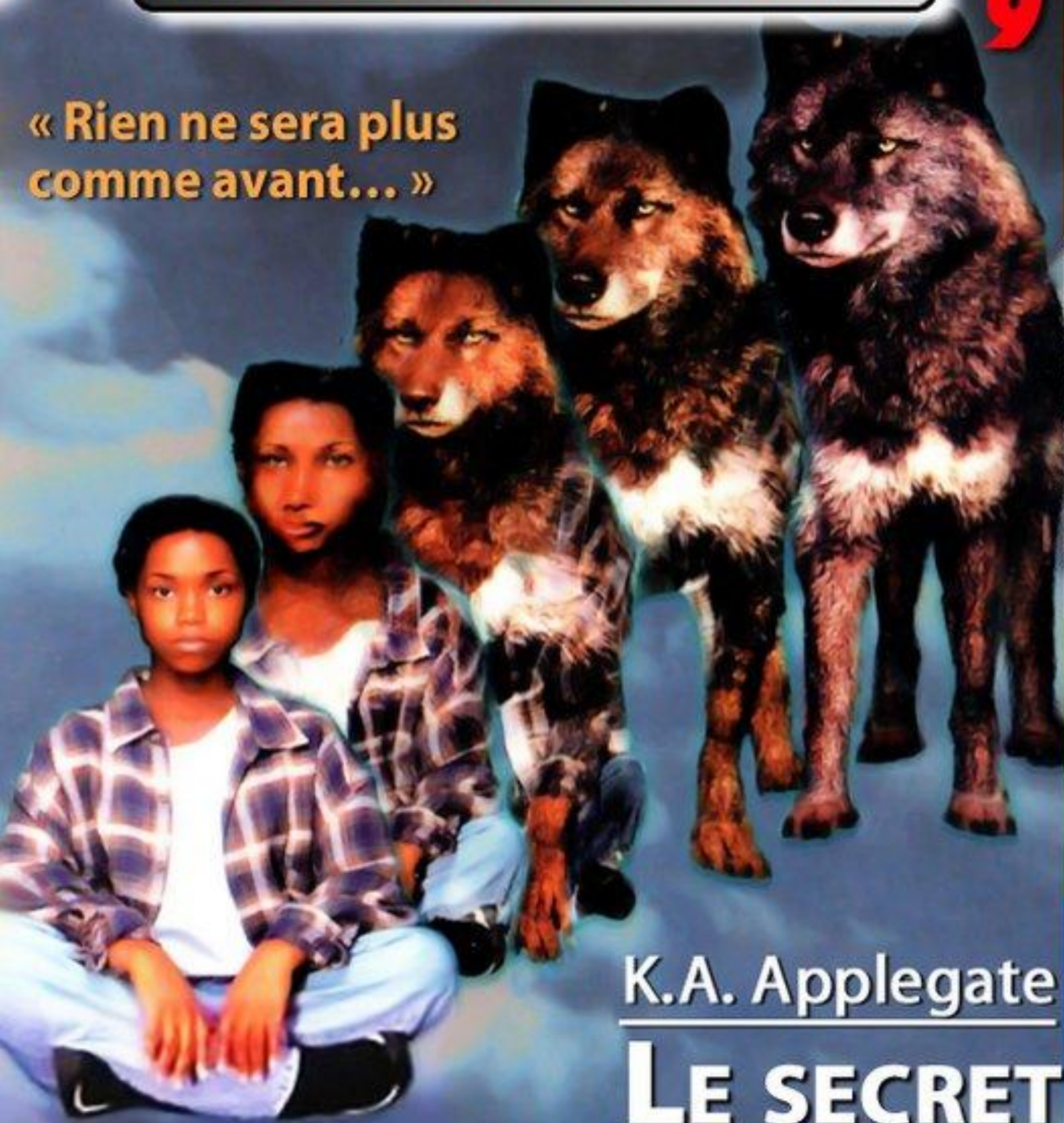
ANIMORPHS



ANIMORPHS

9

« Rien ne sera plus
comme avant... »



K.A. Applegate

LE SECRET

FOLIO JUNIOR

K.A. APPLEGATE

ANIMORPHS

Tome 9

LE SECRET



FOLIO

*Pour Alexander et Maxx Leach
et toujours, pour Michael*

Titre original : *The Secret*

Edition originale publiée par Scholastic Inc., 1997

© Katherine Applegate, 1997

Tous droits réservés

© Gallimard Jeunesse, 1998, pour la traduction française
avec l'autorisation de Scholastic Inc.

Animorphs est une marque déposée de Scholastic Inc.

ISBN 2-07-051759-4

CHAPITRE 1

Je m'appelle Cassie. Je ne peux pas vous donner mon nom de famille. J'aimerais bien, pourtant. Il est plutôt joli, comme nom.

Je ne peux pas vous dire non plus où j'habite, ni comment s'appellent véritablement mes amis. Pourquoi ? Parce que l'ennemi nous traque sans relâche.

L'ennemi. Les Yirks. Ils sont partout.

Les Yirks : une espèce parasite venue d'une planète très lointaine. Ce ne sont que des petites limaces grises, en réalité. Je les ai vus à l'état naturel. On dirait de gros escargots sans la coquille. Vous pourriez en écraser un avec votre pied, il serait incapable de vous en empêcher.

Mais les Yirks ne mènent pas une vie de limaces. Comme je vous le disais, ce sont des parasites. Ce qu'ils font, vous voyez, c'est qu'ils s'introduisent dans la tête de créatures d'autres espèces, puis s'aplatissent et s'enroulent autour du cerveau. Alors, ils en prennent le contrôle.

C'est ce que nous appelons un Contrôleur. Un humain qui n'en est plus vraiment un. Ou un membre de n'importe quelle espèce, contrôlé par le Yirk qui est dans sa tête.

Peut-être trouvez-vous que c'est de la folie, ce que je viens de vous raconter. Je crois qu'à votre place, je trouverais ça assez délirant. Mais parfois, les choses les plus folles sont vraies.

Les Yirks sont parmi nous. Ils sont partout. Si vous croyez ne connaître personne qui soit un Contrôleur, vous vous trompez sans doute.

Le chauffeur du bus scolaire, le policier dans sa voiture de ronde, le pasteur en haut de sa chaire, le journaliste à la télévision, la star de rock dans un clip, la personne qui vous sourit quand vous la dépassez à vélo : n'importe lequel d'entre

eux peut être un Contrôleur. Votre professeur, votre amie, votre sœur, vos parents. N'importe lequel. Ou bien tous. Et vous ne le saurez jamais. Ou alors quand il sera déjà trop tard.

Quand il sera trop tard pour la planète Terre.

Nous les combattons. Mais nous ne sommes qu'une petite bande de jeunes : Jake, Rachel, Marco, Tobias, Ax et moi. Nous avons certains pouvoirs spéciaux, mais nous savons que nous ne pouvons pas remporter cette bataille seuls. Nous luttons dans l'espoir qu'un jour – un jour prochain – les Andalites reviennent nous aider.

C'est un prince andalite nommé Elfangor qui nous a donné nos pouvoirs. Il agonisait. Il était désespéré. Il voulait à tout prix faire quelque chose pour l'humanité condamnée.

Il nous a donné le pouvoir de morphoser. D'acquérir l'ADN de n'importe quel animal en le touchant. De « devenir » cet animal.

Et c'est ainsi que nous combattons les Yirks et tous leurs Contrôleurs. Les humains-Contrôleurs, qui peuvent être d'anciens amis ou parents. Les cruels Taxxons-Contrôleurs, ces énormes mille-pattes cannibales à la gueule béante, aux mâchoires qui grincent et à l'odeur fétide. Et ces créatures meurtrières et dangereuses qu'on appelle des Hork-Bajirs, autrefois pacifiques mais aujourd'hui esclaves et fantassins de l'Empire yirk.

Nous combattons aussi Vysserk Trois. Chef de l'invasion de la Terre par les Yirks. Unique Andalite-Contrôleur de tout l'univers. Unique Yirk à avoir, comme nous, le pouvoir de morphoser. L'assassin d'Elfangor. Un tueur. Un destructeur. La créature qui réduira en esclavage tous les humains et détruira notre planète...

... À moins que quelqu'un l'en empêche. À moins que nous l'en empêchions.

Cinq adolescents ordinaires et un jeune Andalite que nous appelons Ax, contre toute la puissance de l'Empire yirk.

Nous nous sommes baptisés les Animorphs.

En principe, nous ne devons utiliser notre pouvoir que pour combattre les Yirks. Mais parfois, c'est bien pratique pour d'autres choses.

Rachel, ma meilleure amie, et moi étions au collège, dans le sombre et sinistre labo de sciences. La dernière sonnerie avait retenti et tous les élèves filaient à toute vitesse pour sauter dans le bus ou dans la voiture de leurs parents.

Vous savez comment c'est, à la fin d'une journée d'école : on n'a qu'une envie, c'est de s'en aller. Seulement ça n'allait pas trop, à l'école, ces derniers temps. Parce que, vous voyez, j'ai une vie assez remplie. Mon père dirige le Centre de sauvegarde de la vie sauvage, qui est installé dans la grange de notre ferme. Je l'aide en m'occupant des animaux malades ou blessés. Et, en plus, toutes ces histoires avec les Animorphs me prennent beaucoup de temps.

Toujours est-il que j'avais un dossier de rattrapage à faire pour le cours de bio. J'avais construit un labyrinthe pour une rate que j'avais appelée Courtney. Je m'étais dit qu'un dossier sur un animal serait facile pour moi : je suis rentrée dans la peau de plus d'animaux que beaucoup d'enfants n'en ont jamais vu.

Courtney était censée parvenir au bout du labyrinthe en carton, où j'avais placé un appétissant assortiment de graines et de noix. Moi, je prendrais des notes sur le trajet qu'elle emprunterait. Ce n'était pourtant pas très compliqué.

Rachel m'a regardée avec insistance. Elle trépignait. Elle a jeté un coup d'œil à sa montre. Puis à l'horloge au mur.

— Tu sais que les cours sont finis depuis dix minutes. Et je suis encore là, à l'école. Ça n'est pas normal. C'est contre nature.

— Pourquoi n'arrive-t-elle pas à se diriger dans le labyrinthe ? Où est le problème ? me suis-je demandé tout haut.

— Une rate stupide ? Euh, je veux dire, peut-être que tu as un rat qui n'est pas très malin. Ça pourrait être ton sujet de dossier : « Mon rat taré ».

Ignorant Rachel, je me suis adressée directement à la rate :

— C'est quoi ton problème ?

J'ai regardé Courtney s'agiter entre les hauts murs du labyrinthe.

— Sens l'odeur des noix. Sens l'odeur des noix et trouve la sortie du labyrinthe.

Courtney m'a regardée en fronçant le museau.

— Ce n'est pas une réponse. Cette note, il me la faut. Je ne vais pas essayer d'expliquer à mes parents que j'ai eu un D parce que tu n'as pas compris le principe du labyrinthe.

— Un D ? a répété Rachel. Tu risques d'avoir un D ? Pas question.

— Qu'est-ce que tu crois, Rachel ? Que je suis ici pour essayer de passer de A à A+ ? Oui, je vais me récolter un D. Et je ne peux pas rapporter un D à mes parents. Ça voudrait dire des semaines à les entendre répéter : « Qu'est-ce qu'on a fait de mal ? Nous devons être de mauvais parents. Il faut que nous passions plus de temps avec Cassie, que nous l'aidions à faire ses devoirs tous les soirs. »

Rachel frissonna devant l'horreur absolue de ce scénario.

— Écoute, me dit-elle, morphose en cette rate. Ça te permettra peut-être de comprendre où est son problème.

— Je pourrais le faire, ai-je répondu d'une voix lente. Seulement, tu vois, si Jake l'apprenait... Tu connais la règle : ne morphoser qu'en cas de nécessité.

Rachel a haussé les épaules.

— Il est nécessaire que je sorte d'ici. Il est nécessaire que tu n'aies pas une mauvaise note. Tu vois : deux nécessités d'un coup !

Je n'aurais pas dû la laisser me persuader. Sauf que j'y pensais déjà. C'est ça qui est super avec elle : elle est toujours prête à vous convaincre de faire des choses que vous feriez mieux de ne pas faire.

— Il faut que tu le fasses, toi aussi, lui dis-je.

— Pourquoi ? Pourquoi devrais-je morphoser en rat ?

— Tu te rappelles la fois où tu voulais faire peur à ce type avec les éléphants¹ ? Je t'ai aidée, non ? En plus, nous ne pouvons pas partir tant que je n'aurai pas réussi à savoir ce qui se passe dans sa tête de rat.

— D'accord, a fait Rachel en roulant des yeux. C'est complètement absurde, mais je vais le faire quand même. Allons-y et finissons-en.

Il n'est pas très difficile d'acquérir l'ADN d'un animal. Il

¹ voir *L'Inconnu* (Animorphs n°7)

suffit de le toucher et de se concentrer mentalement sur lui. L'animal est alors pris d'une espèce de torpeur, comme s'il était drogué. En une minute tout est fini, et vous avez une nouvelle séquence d'ADN stockée dans votre organisme.

— J'ai comme l'impression que c'est une idée stupide, fit Rachel.

J'étais en train d'empiler des livres pour faire des marches qui nous permettraient de grimper dans le labyrinthe, après avoir morphosé.

— Ben c'est ton idée, Rachel.

— Ah ouais, mon idée. C'est peut-être moi qui veux savoir comment un rat se débrouille dans un labyrinthe. Faisons vite avant que quelqu'un ait l'idée de venir voir ce qu'on fabrique.

Tout en parlant, Rachel avait commencé à se transformer.

Je me suis concentrée en me représentant mentalement la rate. Puis... j'ai senti le changement s'amorcer.

Je rapetissais. Je rapetissais à toute vitesse. Comme être humain, je ne suis pas très grande. Je suis plutôt petite, même. Mais j'étais tout de même beaucoup plus grande qu'un rat, et ça faisait donc un sacré changement de taille. Mon tee-shirt et mon jean sont soudain devenus très, très larges.

J'ai regardé Rachel. De longues moustaches épaisses poussaient aux coins de sa bouche encore humaine.

Les placards qui étaient à côté de moi devenaient de plus en plus hauts. À l'origine, ils mesuraient à peine un mètre. En l'espace de quelques instants, ils semblaient aussi hauts qu'une maison de deux étages. Les veines du bois faisaient comme d'énormes spirales, pareilles à d'étranges peintures de la taille d'une fresque murale.

J'ai eu l'impression que les dalles de linoléum marrons et vertes, de trente centimètres sur trente, doubaient, triplaient, quadruplaient et que, pour finir, chacune couvrait l'étendue d'un parking.

À mesure que je rétrécissais, mes vêtements glissaient et finirent par me tomber dessus comme un chapiteau qui s'effondre.

Ma peau a viré au gris rosâtre puis, brusquement, s'est couverte de fourrure blanche. Mes jambes se recroquevillaient.

Mes bras aussi. Mon visage s'est mis à pousser comme un bouton prêt à percer. Mon nez a filé loin, loin devant moi. Ma tête est devenue toute pointue.

Et c'est alors que les sens du rat se sont substitués aux miens.

Les oreilles se sont mises en marche comme si quelqu'un appuyait sur un interrupteur. Le nez aussi.

Et les instincts du rat ont émergé en bouillonnant dans mon esprit humain, en l'inondant de ses messages de peur, de faim, et de peur encore.

< Beurk ! a commenté Rachel. Drôlement nerveuses, ces bestioles, hein ? >

CHAPITRE 2

Les yeux de la rate n'étaient pas meilleurs que les miens. En fait, ils étaient légèrement moins bons. Comme chez beaucoup d'animaux que j'ai été, ces yeux étaient plus aptes à distinguer le mouvement que les couleurs et les formes. Dans la mesure où rien ne bougeait, ma vision était un peu... je ne sais pas, un peu terne.

Je voyais assez bien Rachel, malgré tout. Nous étions issues de l'ADN du même animal, nous étions donc essentiellement la même rate. Je voyais bien sa longue queue rose et glabre. C'est à cause d'elle que les gens détestent les rats, alors qu'ils trouvent les écureuils mignons.

Ça, plus le fait qu'il leur arrive, de temps en temps, de mordiller des humains.

L'ouïe de la rate était excellente, mais ce qui était vraiment stupéfiant, c'était son odorat. Je remuais mon petit nez de rongeur, et le monde tout entier m'envoyait des messages.

Je sentais les produits chimiques rangés dans les placards, les relents d'odeurs des centaines d'élèves différents qui étaient passés dans la salle pendant la journée. Je sentais même les graines et les noix du labyrinthe, là-haut sur la table.

L'esprit de la rate se manifestait avec force dans le mien. Ses instincts dominaient. La peur. Pas la peur soudaine et violente que peut ressentir un humain ; la peur constante du petit animal dans un monde de grands prédateurs. Et la faim. La faim de la minuscule créature qui va passer sa vie entière, chaque minute de sa vie, à la recherche de son prochain repas.

Mais il y avait aussi l'intelligence.

Lorsqu'on morphose en un animal, ses instincts nous sont aussi transmis. On ne reçoit pas ses souvenirs, en général, mais ses instincts oui.

Cette rate était très inquiète. Ça lui faisait peur de se trouver au milieu d'un espace, à découvert. Elle voulait être contre un mur pour que les ennemis aient plus de mal à l'attaquer. Je trouvais ça plutôt bien, comme instinct. Mentalement, j'ai demandé à Rachel :

< Tu ne crois pas qu'on devrait se mettre plus à l'abri ? >

< Oh si, tout à fait d'accord. >

Nos petites pattes de rat se sont mises en marche et nous avons démarré. Pas très vite, en fait, mais j'avais une impression de vitesse parce que j'étais tellement près du sol : j'avais le nez à un demi-centimètre seulement du lino. Tout en trotinant, j'ai remarqué de grands murs qui se dressaient au-dessus de moi : les côtés des tables de labo. J'ai vu aussi une forêt d'arbres clairsemés : les pieds des chaises.

Je fonçais le long du mur et Rachel me suivait de près.

< Pas très jolie, cette queue, a remarqué Rachel. Je veux dire, même moi qui suis un rat, je la trouve moche. >

À ce moment-là, j'ai vu la table où j'avais installé mon labyrinthe. La vraie Courtney était là-haut. J'ai lancé des regards tout autour de moi.

< Je crois que nous pouvons atteindre la chaise en escaladant mon sac à dos. De là, on grimpe le long de mon pull et on saute sur la table. >

< Je te suis, fit Rachel. Ouvre la voie, Rat'nana. >

Le corps de rat était étonnamment habile. À les voir, vous n'auriez pas cru ce corps trapu et ces pattes courtaudes capables d'une telle agilité, pourtant je suis persuadée que cette rate aurait pu aller quasiment partout où elle le voulait.

J'ai vu la pile de livres que j'avais placée contre le mur extérieur du labyrinthe pour faire une espèce d'escalier. Et maintenant que j'avais la taille d'un rat, ce mur était vraiment très haut. Il me faisait l'effet de mesurer presque trois mètres.

< Va essayer le labyrinthe, m'a proposé Rachel. Je t'attends là. >

J'ai vite escaladé les livres. Les illustrations de la couverture de mon bouquin de sciences ressemblaient à de gigantesques mosaïques de toutes les couleurs.

Je suis arrivée en haut et j'ai plongé le regard dans le

labyrinthe. Je savais que je pouvais descendre d'un bond dans ces longs corridors mais, pour le moment, j'avais peur. C'était bizarre, mais la pensée de croiser la vraie Courtney me mettait mal à l'aise. Utiliser le corps d'animaux m'a toujours un peu gênée. Ça me donne un sentiment de culpabilité.

Mais j'avais un boulot à faire. Je devais découvrir pourquoi Courtney n'arrivait pas à trouver les noix. Normalement, elle aurait dû sentir leur odeur...

< Hé, attends. Je ne les sens pas, moi non plus. Pas du tout. >

< Tu sens pas quoi ? >

< Les noix. Je ne les sens pas. >

< Vachement intéressant. >

< Ben c'est tout le problème. >

Intriguée, j'ai regardé autour de moi. C'est alors que j'ai senti le courant d'air. J'ai braqué mes yeux de rat vers le plafond. Tout là-haut, à des millions de kilomètres, aussi loin que la lune, il y avait un ventilateur.

Si j'avais eu des lèvres, j'aurais souri.

< Hé, c'est le ventilateur. Il chasse l'odeur des noix. >

< Super. Est-ce qu'on peut s'en aller maintenant ? >

Je me félicitais de mon intelligence quand deux choses se sont produites en même temps. La première, c'est que Courtney, la vraie, a déboulé à toute allure à un tournant du labyrinthe.

La seconde, c'est que j'ai entendu un bruit fracassant, des éclats de rire sonores, et des pas précipités qui approchaient. Courtney s'est immobilisée et m'a regardée. Je l'ai regardée. Puis je me suis tournée vers Rachel : elle était figée sur place, comme moi.

— Hé, regardez ! Des rats ! a hurlé une voix incroyablement forte.

Un garçon, j'en étais sûre. Je n'ai pas reconnu sa voix en particulier, mais je reconnus le ton. Il venait pour mettre le bazar.

— Dégueulasse ! a crié une autre voix. Faudrait les exterminer ! J'ai horreur des rats !

Ils étaient deux. Deux garçons qui traînaient. Deux imbéciles

qui cherchaient quelque chose à casser ou à abîmer.

Deux créatures très, très grandes, comparées à nous autres petites rates.

Soudain, des ombres ! Des vibrations. Un remue-ménage incroyable !

Vlan !

On aurait dit qu'un violent tremblement de terre secouait la table !

Vlan ! Badaboum !

Une ombre ultrarapide s'est projetée sur moi. J'ai fait un bond !

Boum !

Le dessus de la table a vibré sous le choc de la main du garçon qui venait de s'abattre à côté de moi.

J'ai senti le labyrinthe se soulever. Il a basculé tout entier sur le côté. Je le voyais qui se dressait complètement à la verticale, maintenant, comme un mur.

Courtney est tombée sur le dessus de la table. Nous étions trois maintenant, piégées là-haut.

— Tiens ! Écrase-les avec ça !

< On se sauve ! > a hurlé Rachel.

< D'accord ! >

Schlac !

Un truc de la taille d'un sapin est tombé sur la table. C'était un balai. Le manche, une poutre en bois presque aussi grosse que moi, glissait droit vers nous.

J'ai sauté. On ne croirait pas, à les voir, que les rats peuvent sauter, mais quand il le faut, ils y arrivent très bien. Hop ! Par-dessus le manche à balai, Rachel juste à côté de moi. J'ai vu Courtney foncer dans l'autre direction.

Vite ! Vite ! Vite ! Rachel et moi, nous foncions à notre vitesse maximum.

Le bord de la table !

C'était comme quand on est sur le toit d'un immeuble de trois étages. Le sol paraissait très, très bas. À ce moment-là, une ombre ! Une onde dans l'air ! Pas le temps de regarder ! Pas le temps de réfléchir !

< Aaahhhh ! >

< Aaahhhh ! >

Nous avons sauté de la table juste à l'instant où le manche à balai s'abattait, pile à l'endroit que nous venions de quitter.

La chute m'a semblé durer une éternité. C'était comme sauter en parachute. Les dalles de lino ressemblaient à des espèces de champs bizarres, très loin en dessous de moi.

J'ai heurté violemment le sol. Ce ne sont pas mes pattes qui ont supporté l'impact. Elles sont trop courtes pour cela. Mon gros ventre couvert de fourrure a absorbé le choc. Mais ça m'a coupé le souffle.

Le temps que je reprenne mes esprits, je me suis rendu compte que les garçons ne nous poursuivaient plus, Rachel et moi. Ils avaient coincé Courtney et ils essayaient de la frapper à coups de manche à balai.

< Oh, non, ai-je dit, si on s'en sort, Jake va m'étrangler. >

< J'en ai marre de fuir, s'est énervée Rachel. On attaque. >

Ça, bien sûr, c'est du Rachel tout craché. Nous faisons chacune une trentaine de centimètres, avec la queue. Mais, malgré tout, elle pensait que nous devions attaquer ces créatures aussi grandes qu'un immeuble.

Mais vous savez quoi ? Moi aussi, j'en avais assez de fuir. Et je ne pouvais pas laisser la pauvre Courtney se faire tuer. Elle était plus qu'un simple dossier de bio. Nous étions sœurs de sang, en quelque sorte, maintenant.

J'ai visé la jambe du garçon le plus proche. Elle était grosse comme un séquoia, mais un séquoia qui serait bleu. Le bleu d'un jean bien large.

< Tu penses ce que je pense ? > ai-je demandé à Rachel.

< Affirmatif. >

Nous nous sommes précipitées de toute la force de nos minuscules pattes de rat et nous avons foncé droit devant. Vite, plus vite, aussi vite qu'il nous était possible. Et hop ! Dans la jambe du jean ! J'ai aperçu la peau au-dessus de la chaussette. Je m'en suis approchée. Mes petites pattes griffues s'y accrochaient pour escalader.

C'était comme d'avancer dans un tunnel. La toile rêche du pantalon me râpait le dessus de la tête et le dos. Au-dessus de moi, la chair rose, de forme arrondie, montait à la verticale. J'ai

planté mes griffes, avant et arrière, dans la peau et les poils de cet énorme mollet, et je me suis mise à grimper frénétiquement.

— Aaaaaaaahhhhhhhh !

Brusquement, le garçon ne s'intéressa plus à Courtney !

— Aaaaaaaahhhhhhhh ! Il est sur moi ! Il est sur moi !
Enlève-le-moi ! Enlève-le-moi !

— Non ! Ah ! Ah ! Ah ! hurlait l'autre garçon, attaqué par Rachel.

< Yaaahhhh ! >

J'ai crié, ballottée par la jambe qui s'agitait furieusement d'avant en arrière. Je me suis sentie projetée contre la toile du jean. Renvoyée contre la peau rose et chaude. Je me suis agrippée de toutes mes griffes pour tenir bon malgré les efforts du garçon qui secouait la jambe et courait en hurlant comme un fou.

— Aaaaaaaahhhhhhhh !

Aaaaaaaahhhhhhhh !

Aaaaaaaahhhhhhhh !

Nous sommes sorties à toute vitesse du labo et nous nous sommes retrouvées dans le couloir, toutes les deux accrochées aux garçons qui n'arrêtaient pas de hurler.

Non sans mal, j'ai effectué un demi-tour, puis j'ai piqué vers le sol. Je suis sortie du pantalon. Vers la liberté.

Quand j'ai vu ces deux garçons pour la dernière fois, ils couraient toujours, en proie à une panique folle.

Je n'ai jamais revu Courtney. Je suppose qu'elle a trouvé un endroit où vivre dans les murs de l'école. Au moins, j'avais compris pourquoi elle n'arrivait pas à parcourir le labyrinthe.

Rachel et moi, nous avons trouvé un endroit tranquille pour démorphoser. Ensuite, nous sommes allées chez elle et j'ai fait une minivague à sa petite sœur. La routine, quoi.

CHAPITRE 3

Ce soir-là, nous étions tous présents. La plupart du temps, nous nous retrouvons au Centre de sauvegarde de la vie sauvage. Autrement dit, dans ma grange.

En général, nous nous réunissons tous une ou deux fois par semaine. Parfois plus quand nous préparons une mission. Alors quand Jake m'a appelée pour me dire qu'on avait une réunion, ça m'a étonnée parce que la dernière ne remontait qu'à deux jours et que, à ma connaissance, nous n'avions rien projeté de sérieux.

J'espérais que ce ne serait vraiment qu'une simple réunion, et rien d'autre. Ma disponibilité frisait le zéro absolu. L'école. La vie. Vous savez que ça prend du temps tout ça ?

Quand les autres sont arrivés, j'étais en train de nettoyer les cages. La cage d'un raton laveur, pour être exacte. Il avait été fauché par une voiture sur l'autoroute. Les agents de la police pensaient souvent à nous appeler, quand ils voyaient un animal blessé sur le bas-côté.

Le raton laveur se remettrait bien, grâce à papa. Mais en attendant, il fallait le nourrir, lui donner à boire, ses médicaments, nettoyer régulièrement sa cage. Et tout ça, c'était mon boulot.

Je portais une vieille salopette et de grandes bottes en caoutchouc, et mes bras disparaissaient dans de gros gants, en caoutchouc eux aussi. Rachel est arrivée.

— Salut, Cassie.

— Salut, Rachel.

Penchée en avant, je balayais la cage du raton laveur avec concentration. Je sentais bien qu'il envisageait sérieusement de me sauter à la figure et de me croquer le nez.

— Dis-moi, Cassie, dans quel magasin de mode tu as trouvé

cette tenue, c'est la dernière collection automne-hiver ?

Rachel et moi sommes meilleures amies, mais nous sommes très différentes. En la voyant comme ça, vous la prendriez sans doute pour une dingue de fringues à la mode, avec un pois chic dans la tête. Mais en la regardant de plus près, vous commenceriez à vous dire : « Non, en fait elle est très belle, et pas sophistiquée du tout. »

Et si vous persistiez à la regarder, elle viendrait sans doute se planter sous votre nez pour vous dire un truc du genre : « Qu'est-ce qu'il y a, vous avez un problème ? Vous voulez ma photo ? »

Rachel est grande, blonde, belle et intrépide. C'est Xena, princesse guerrière – le cuir en moins.

Nous devons être les deux meilleures amies les plus mal assorties du monde. Rachel pourrait faire une course de motocross par un jour de pluie et en ressortir fraîche comme un mannequin de Glamour. Moi, en revanche, le jour de mon mariage, j'arriverai en jean et bottes, avec des chaussettes dépareillées.

Je me suis écartée de la cage du raton laveur. En souriant, j'ai légèrement pivoté sur moi-même pour que Rachel puisse admirer ma tenue.

— Tu aimes ? ai-je dit. C'est la collection Crottin de chez Ralph Lauren.

— Un jour je vais t'assommer, te fourrer dans un grand sac, te traîner en ville et t'obliger à acheter une robe. Tu peux garder les bottes en caoutchouc, si tu insistes, mais on va t'acheter une robe.

— Tu rigoles ? lui ai-je demandé, car avec Rachel, on ne sait jamais.

Elle s'est contentée de sourire de ses milliers de dents étincelantes.

J'ai entendu des bruits de bicyclette qu'on posait contre le mur de la grange. Puis des voix de garçons.

— Batman pourrait battre l'Araignée ? Tu t'attends à ce que je prenne ça au sérieux ? Tu délirés ou quoi ? Je pensais te connaître, Jake, mais tu es demeuré, là c'est clair. Sans vouloir te vexer. L'Araignée lui collerait sa pâtée, à ton Batman.

Marco. Marco, parlant aussi sérieusement qu'il en est capable.

— Je n'aurai qu'un mot : carapace. Les toiles de l'Araignée ne tiendraient pas sur la carapace de Batman. Homer, attends-moi là. Tu ne peux pas entrer.

Et ça, c'était Jake. Et Homer, son chien, qui n'a pas le droit d'entrer dans la grange, car il croit que les animaux de petite taille sont faits pour qu'on leur coure après.

Jake et Marco sont entrés dans la grange par la petite porte latérale. Jake en premier, bien sûr. Si nous avons un chef, chez les Animorphs, c'est bien Jake. Il est fort, physiquement et moralement. Et vraiment beau. Là aussi, physiquement et moralement. Ce que je veux dire, c'est juste que c'est un type super cool.

Jake a été obligé de mûrir beaucoup en très peu de temps. C'est bizarre d'être un enfant, et en même temps de devoir se comporter comme un genre de général, ou quelque chose d'approchant. Nous prenons les grandes décisions tous ensemble. Mais en plein combat, c'est Jake, très souvent, qui doit prendre les petites décisions. Celles qui pourraient aboutir à la mort d'un de ses amis.

Ça me faisait sourire de voir que Jake pouvait encore prendre plaisir à des disputes absurdes avec Marco. J'ai tendance à m'inquiéter de toute la pression qui pèse sur lui.

Jake et moi, nous sommes un peu... enfin, vous voyez. On s'aime bien, quoi. On s'aime vraiment bien.

Marco était juste derrière Jake. Il est plus petit que lui, avec des cheveux plus longs et plus foncés, des yeux noirs et rieurs, et un certain culot.

Marco pense que le monde n'est qu'un vaste prétexte à plaisanteries. Il est du genre à plaisanter quand il est blessé, qu'il est terrifié et qu'il souffre. Mais parfois, ses yeux perdent leur expression sceptique, et ils brillent alors d'un éclat inquiétant.

— Cassie, m'a-t-il dit, tu es superbe, comme toujours. Ta façon de retourner le fumier habillée comme un top model est d'un goût parfait.

Ensuite, il a regardé Rachel et il a grimacé.

— Au secours ! Chaque fois que je te vois, tu es un peu plus grande. Ça suffit. Arrête de grandir.

Rachel lui a donné une petite tape sur la tête.

— T'en fais pas, Marco. Je ne te regarde pas de haut parce que tu es petit. Je te regarde de haut juste parce que tu es toi.

— Aargh ! a crié Marco en portant les deux mains à la poitrine. Xena me transperce d'un nouveau javelot.

— Salut, Jake, ai-je dit, sans faire attention à l'habituelle chausserie Marco-Rachel.

Jake m'a adressé un de ses rares et lents sourires.

— Salut, Cassie. Tu sais, j'ai entendu une drôle d'histoire. Il y a deux types au collège qui prétendent avoir été attaqués par deux rats de laboratoire.

— Vraiment ? Je n'en ai pas entendu parler, ai-je répondu en essayant de ne pas produire le son aigu et artificiel que je fais toujours quand je mens.

Jake a levé un sourcil et je me suis vite remise à nettoyer la cage. Rachel a demandé sans détour :

— Pourquoi on est là ?

Jake a haussé les épaules.

— Tobias m'a dit de rassembler tout le monde. Ax et lui ont quelque chose à nous dire.

Juste à ce moment-là, nous avons entendu un bruissement d'ailes. Un faucon est entré comme une flèche par le grenier à foin qui était resté ouvert. Il a viré abruptement, réduit sa vitesse, tendu les serres vers l'avant, puis s'est élégamment posé sur une poutre.

C'était un faucon à queue rousse. Presque entièrement brun sur le dos, avec le ventre d'un ton plus clair, moucheté et tirant sur le fauve. Il doit son nom aux plumes de sa queue, qui sont de couleur rouille.

Le faucon a rivé sur nous le regard incroyablement intense de ses yeux brun et or.

< Salut >, a-t-il dit d'une voix que nous n'entendions que dans nos têtes.

Nous appelons ça la parole mentale.

— Salut, Tobias, ai-je répondu.

Tobias est le cinquième humain de notre groupe. Bien qu'il

ne le soit plus entièrement. Car vous voyez, si on passe plus de deux heures dans une animorphe, on y reste pour toujours.

De cœur et d'esprit, il est toujours humain – en majeure partie. Mais il a le corps d'un faucon. Il mène une vie de faucon.

— Salut, Tobias, a dit Rachel. Je pensais que tu passerais peut-être, hier.

Il va parfois chez elle. Il entre en volant dans sa chambre, au premier étage de la maison, et il regarde la télé ou il lit. Il fait des choses qui lui sont impossibles dans la nature. Des choses humaines.

< Euh... j'en avais l'intention, en fait. Mais il y avait ce truc avec Ax... >

Ax, c'est Aximili-Esgarrouth-Isthil. C'est le sixième membre de notre groupe. Il est encore moins humain que Tobias. Ax est un extraterrestre, un Andalite.

— Est-ce qu'il va venir, d'ailleurs ? a demandé Jake.

< Non. Il surveille toujours d'un œil ce qui se passe. De ses quatre yeux, en fait. >

— Et il se passe quoi ? a voulu savoir Marco, qui commençait à s'impatiser.

Tobias a piqué de quelques mètres pour se rapprocher de nous et s'est posé en haut d'une stalle. Il a observé les nombreuses cages. À ce moment-là, nous avions, en plus du raton laveur, un renard, deux loups, quelques chauves-souris, un porc-épic vraiment sympa, une biche qui s'était fait attaquer par un ours, plusieurs colombes, une oie sauvage, un jeune cygne, tout un groupe de mouettes de même espèce, un superbe carouge à épaulettes rouges et une chouette effraie.

< Qu'est devenu l'aigle doré ? > m'a demandé Tobias.

— Il allait beaucoup mieux alors nous l'avons remis en liberté, ai-je avoué.

Il était inquiet car il arrive que des aigles dorés tuent et mangent des faucons.

— Mais nous l'avons relâché tout au fond des collines. Très loin de ton territoire, Tobias.

Il n'a pas eu l'air très heureux. Cela étant, ayant une tête de faucon, il n'a jamais qu'une seule expression : féroce. Avant, c'était un garçon très gentil, un peu mou. Jake et lui ont fait

connaissance un jour où Jake a empêché des petits durs du collège de lui mettre la tête dans les toilettes.

< Enfin bon. J'ai quelque chose à vous apprendre. Il semblerait que quelqu'un s'apprête à exploiter la forêt. >

— Pas question ! me suis-je exclamée.

Les autres étaient visiblement moins bouleversés.

— Et alors ? a fait Marco.

— Et alors ? me suis-je énervée. Alors, ils vont détruire l'habitat ! Alors, des animaux vont se retrouver sans abri ! Alors, de vieux arbres vont être abattus pour faire du contreplaqué !

Marco a froncé les sourcils.

— Et en quoi ça me concerne ?

J'allais répondre, mais Tobias ne m'en a pas laissé le temps :

< Ça ne te concerne pas, Marco. Mais ça t'intéressera peut-être de savoir qui veut exploiter la forêt. >

— Une compagnie d'exploitation forestière, je suppose.

< Ouais, t'as raison. À part que cette compagnie d'exploitation forestière s'est construit un quartier général au cœur de la forêt. Un bâtiment en rondins, en fait, comme on s'y attendrait. À une petite différence près. >

— Quelle petite différence ? a demandé Jake.

< Le bâtiment est protégé par un champ de force qui, apparemment, arrête tout ce qui veut passer. J'ai essayé de m'en approcher, et c'était comme de rentrer dans un mur. Et puis il y a aussi des gardes armés qui surveillent le périmètre du bâtiment et patrouillent le long de la route d'accès. >

— Oh... a murmuré Jake.

< Des gardes armés de fusils automatiques. >

— Des Yirks ? a fait Rachel, perplexe. Mais pour quelle raison voudraient-ils exploiter la forêt ?

Je connaissais la réponse. Le plan des Yirks n'était que trop évident.

— Ils veulent détruire l'habitat, dis-je.

Marco a eu un petit rire dédaigneux, puis il a ajouté :

— Quoi ? Maintenant ils vont s'en prendre aux biches et aux chouettes ?

— Non, ai-je repris, ce n'est pas l'habitat des chouettes qu'ils veulent détruire. Ils s'en prennent à une espèce différente.

< Oui, a confirmé Tobias. Les Yirks vont raser l'habitat d'une espèce très, très menacée : les Animorphs. >

CHAPITRE 4

— Donc les Yirks sont là, au beau milieu de notre forêt. Bien. Allons jeter un coup d'œil, proposa Rachel avec son enthousiasme habituel pour tout ce qui paraît dangereux.

— Si c'est une entreprise yirk, nous devons être prudents, estima Marco. Ils nous attendent.

< Ils nous attendent ? > s'est étonné Tobias.

Marco a hoché la tête.

— Écoutez, les Yirks nous prennent pour une bande d'Andalites, d'accord ? Ils pensent qu'il n'y a qu'eux qui puissent morphoser. Ils ont pigé que la forêt est le seul endroit où un groupe pareil peut se cacher. Regardons les choses en face : si nous étions vraiment des Andalites, nous ne pourrions pas franchement louer un appartement.

— Donc nous nous cacherions dans la forêt. Exactement comme le fait Ax en ce moment même, a poursuivi Jake. Ils veulent se servir de l'entreprise d'exploitation forestière pour aller à la chasse à l'Andalite.

— Exact. Ce qui signifie qu'ils croient que nous sommes dans la forêt. Ils se sont donc préparés à être attaqués. Ils seront parfaitement capables de résister à n'importe quel groupe d'animaux un tant soit peu bizarre.

J'étais d'accord avec Marco. Mais il y avait une autre question qui me travaillait.

— Comment ont-ils bien pu obtenir l'autorisation d'abattre des arbres dans une forêt domaniale ?

Marco a roulé des yeux comme si je devenais idiot.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ils l'ont eue, c'est tout.

— Si nous voulons aller jeter un coup d'œil là-bas, a dit Jake, nous ne pouvons pas y aller en un seul grand groupe. On se divise en deux équipes. Dans des animorphes différentes. On

observe, mais on ne fait rien. D'accord ?

Nous avons tous hoché la tête.

— Bien. Alors si personne n'a rien contre, j'irai avec Rachel. Je morphoserai en faucon pèlerin. Rachel, tu peux prendre ton animorphe d'aigle d'Amérique. Tobias nous guidera. Ça fera beaucoup de très bons yeux pour repérer ce qui se passe. Cassie, tu pars avec Marco.

— Pourquoi je ne peux pas aller avec Rachel ? ai-je demandé.

Ce n'est pas que je n'aime pas Marco, mais parfois il me tape sur les nerfs.

— Parce que quand vous êtes toutes les deux, vous allez parfois trop loin, m'a répondu Jake.

Il savait, pour les rates. Aucun doute là-dessus. Tout de même, ça m'ennuyait un peu.

— Ah, tu veux dire que nous sommes comme quand vous êtes tous les deux avec Marco ?

Jake a hoché la tête en me lançant un clin d'œil.

— Ouais. On peut dire ça comme ça. Exactement.

Dix minutes plus tard, Marco et moi traversions les champs de ma ferme, avançant dans les hautes herbes vers la forêt.

Elle est immense. Elle s'étend jusqu'aux montagnes. Des milliers, des millions peut-être, de kilomètres carrés de pins et de chênes, avec çà et là quelques bouquets de bouleaux qui descendent des montagnes jusqu'aux limites de la ville. Notre ferme est juste à la lisière de cette forêt. C'est le cas de beaucoup d'autres fermes et aussi de quelques villes nouvelles.

C'était une soirée claire, et les montagnes prenaient des teintes roses et bleutées dans le soleil couchant. Il y avait un vent frais, chargé du parfum des fleurs sauvages. Deux de nos chevaux pâturaient à l'autre bout du champ, près de la clôture. C'était un endroit sans danger, aussi laissions-nous les chevaux y courir librement la nuit, quand il faisait beau.

Bien sûr, maintenant qu'on réintroduisait des loups dans la forêt, nous allions peut-être devoir changer nos habitudes. Une meute peut faire tomber un cheval, même fort et en bonne santé. Je le sais. J'ai déjà été un loup. Et je m'apprêtais à recommencer.

Nous sommes arrivés au bord de la forêt. Elle commençait

très soudainement. On marchait dans l'herbe et, en une seule enjambée, on se retrouvait sur un tapis d'aiguilles de pin et de feuilles mortes.

Il faisait plus sombre, sous les arbres. Et plus nous avançons dans la forêt, plus l'obscurité augmentait. En levant la tête, je pouvais encore entrevoir un peu de ciel bleu. Mais le soleil se couchait et la nuit approchait. Les créatures du jour ralentissaient leur activité, et celles de la nuit ouvraient les yeux.

— On n'a qu'à morphoser maintenant, a proposé Marco.

— D'accord. On avancera plus vite en animorphe de loup.

Il m'a souri et a ajouté :

— Ça ne te fait jamais peur ? Toutes ces animorphes, je veux dire. Je me souviens encore de la première fois. C'était tellement bizarre.

— Ça l'est toujours.

— Même pour toi ?

— Et pourquoi pas pour moi ?

Marco a haussé les épaules.

— Tu es la reine de l'animorphe.

Ça m'a fait rire.

— Oh, je t'en prie, nous morphosons tous bien maintenant.

— Ouais, mais même Ax dit que tu as une sorte de talent spécial. Comme si tu contrôlais mieux le truc. Il dit que tu es même meilleure que lui.

— Ça ne rend pas la chose moins effrayante pour moi. Regarde, là nous sommes dans la forêt, le soleil se couche, et je me prépare à me changer en loup. Ça pourrait être un film d'horreur.

— *L'Homme-Loup*.

— *La Femme-Loup*, ai-je corrigé.

— *Le Couple-Loup*.

Nous avons caché nos vêtements dans des broussailles et, vêtus juste de nos tenues d'animorphe, on a commencé à morphoser. Je me suis concentrée sur le loup dont l'ADN faisait partie intégrante de moi. Marco et moi étions en fait le même loup. Nous avons tous les deux acquis l'ADN de la même louve.

J'ai senti ma mâchoire s'étirer, s'allonger. Les os grinçaient légèrement pendant que ma petite bouche humaine se

transformait en une gueule puissante. Ma bouche et mes dents humaines venaient péniblement à bout d'un steak coriace. Une mâchoire de loup peut arracher la gorge d'un cerf encore vivant et qui se débat. Mes gencives me démangeaient sous la pression des dents qui poussaient.

— Tu vois ? Ch'est ch'que ch'veux' rrrr dirrrr..., a grommelé Marco, qui s'efforçait de parler alors que sa langue et ses lèvres humaines disparaissaient.

Encore quelques secondes, et il put passer à la parole mentale :

< Tu vois ? C'est ce que je veux dire. Regarde comme tu morphoses mieux que moi. C'est assez horrible ce que tu nous fait là, d'ailleurs. >

J'avais contrôlé l'animorphe de façon à faire apparaître la tête de loup entièrement formée avant qu'il ne se passe quoi que ce soit d'autre. J'étais une fille parfaitement normale, avec juste le plus léger des duvets et une grosse tête de loup hirsute sur les épaules.

< Ce n'est pas réellement voulu, ai-je expliqué. Quelquefois, c'est comme si mon cerveau avait ses propres idées sur la morphose. >

Le reste de l'animorphe continuait. Mes genoux se sont inversés. Mes jambes ont raccourci. Des coussinets rugueux se sont substitués à mes pieds. Le duvet de mon corps s'est transformé en une longue fourrure rêche et grisâtre.

J'ai basculé sur mes pattes avant, incapable de rester debout davantage.

Les instincts du loup se sont réveillés, mais j'avais déjà fait cette animorphe, et je savais comment les maîtriser.

Ensuite, les sens du loup sont venus remplacer ma perception humaine.

Le loup avait une tout autre expérience de la forêt. Ça me faisait l'effet d'être transportée instantanément dans un endroit complètement différent.

Mes oreilles humaines n'avaient presque rien perçu : une petite brise, un gazouillis, des bruissements de feuilles. Les oreilles du loup, en revanche, entendaient tout. Elles entendaient un grand animal à quatre pattes, à une centaine de

mètres sur la droite. Elles entendaient des écureuils, perchés dans les arbres, qui grignotaient des glands. Elles entendaient des insectes ramper sous le tapis d'aiguilles de pin. Elles entendaient les voitures sur la route, très loin d'ici.

Et l'ouïe ce n'était rien, comparée à l'odorat.

Pour prendre une image, je dirais qu'au niveau de l'odorat, les humains sont aveugles. Nous ne sentons rien. Évidemment, nous sentons le parfum d'une fleur quand nous l'avons sous le nez, ou l'odeur d'un gâteau en train de cuire. Mais nous sommes les attardés de l'odorat.

Les loups sont les génies de l'odorat. Vous ne pouvez pas imaginer l'effet que ça fait d'avoir un nez de loup. J'ai poussé un cri de surprise.

< Ahh ! >

< Ouais, a approuvé Marco. J'avais oublié. Ouahou ! Bonjour le choc. >

C'est exactement comme si on était aveugle et que, tout à coup, on voyait.

Le loup sentait les chevaux dans notre champ. Il ne sentait pas juste qu'il y avait des chevaux, il sentait que c'étaient des adultes en bonne santé. Le loup sentait la moindre fleur, la moindre feuille, le moindre arbre, le moindre champignon. Il sentait la présence d'eau dans trois lieux différents et savait quel ruisseau avait l'eau la plus douce.

Le loup a senti un tamia, une douzaine d'écureuils, des campagnols, des rats, des souris, des biches, un moineau mort, un raton laveur... non, deux ratons laveurs.

Et il m'a sentie, moi. Je veux dire l'odeur des vêtements que je venais de quitter. Il a senti l'odeur de tous les animaux de ma grange que j'avais touchés, ou même dont je m'étais seulement approchée.

Il a senti des choses qui remontaient à trois jours. L'humain qui avait marché dans ces bois quelques jours plus tôt. L'autre loup, un vieux mâle, qui était passé par ici. Des odeurs de chiens, de chats et d'ordures.

Et une odeur très étrange qui, je m'en suis rendu compte, devait être celle d'un Andalite, Ax.

Si vous additionnez tout ça dans votre tête, l'odorat plus

l'ouïe, ça fait comme si le monde entier, tout autour de vous, grouillait, bouillonnait, débordait de vie.

< Cool ! > s'est exclamé Marco.

< Méga cool. Allons-y. On court. >

Les loups aiment courir.

CHAPITRE 5

Les loups savent courir. Ils peuvent le faire une nuit entière sans s'arrêter, sans ralentir, sans faire de pause.

Avec Marco, nous avons couru en sautant par-dessus les branches mortes tombées au sol, en nous faufileant entre les arbres et les buissons épineux. À travers des prairies illuminées par le coucher du soleil et de sombres futaies. Nous avons pataugé gaiement dans des ruisseaux, en bondissant parmi les galets.

Nous étions ivres de sensations, étourdis d'odeurs, de sons et d'images. Il n'y avait rien, dans un rayon de mille mètres autour de nous, dont nous ignorions l'existence. Nous étions branchés en direct sur le flot de données de la nature.

Nous avons senti l'odeur du chantier bien avant d'arriver au chantier. Puis nous avons entendu le bruit des machines. Et des échos de conversations. Des voix humaines.

Alors quelque chose nous a rappelé que nous n'étions pas les seuls prédateurs en alerte dans la forêt.

< C'est vous, les gars ? > a demandé une voix mentale.

La voix de Jake.

< Oui. Où êtes-vous ? >

< Très, très haut au-dessus de vous >, a répondu Jake en riant.

Je me suis arrêtée de courir et j'ai renversé la tête en arrière comme si j'allais hurler à la lune. À travers une trouée dans les arbres, j'ai aperçu un coin de ciel. Et tout là-haut dans ce ciel, trois minuscules points noirs.

Tobias, Rachel et Jake planant à quatre cents mètres d'altitude. Malgré la lumière qui baissait, ils nous avaient vus de là-haut, dans le ventre des nuages.

< C'est juste devant. Il y a beaucoup de gros matériel. Et des

gardes. Allez quand même jeter un coup d'œil, mais soyez prudents. >

< On y retournerait bien encore un peu, a ajouté Tobias, mais le soleil se couche et on n'y verra plus grand-chose. >

< Vous nous avez pourtant bien vus >, ai-je remarqué d'un ton un peu ronchon.

Tobias a ri.

< Oui, mais vous êtes deux grands gros loups. C'était pas très dur. Par contre, cette puce qui saute près de ton oreille... >

< Tu ne peux pas voir une puce. >

< Ha, ha, ha ! qui sait ? >

Avec Marco, nous nous sommes remis en route, mais plus lentement qu'avant. Plus prudemment.

À travers les arbres, nous avons bientôt aperçu de la lumière. De la lumière artificielle.

Nous nous sommes rapprochés lentement, épaules et tête basses, oreilles pointées vers l'avant, humant le vent à l'affût d'indices.

Le bâtiment du quartier général était plus grand qu'il n'y paraissait au premier coup d'œil. Il était en rondins, un peu comme un poste de gardes forestiers. Il avait un étage et une véranda sur le devant.

L'arrière et les côtés du rez-de-chaussée n'avaient pas de fenêtres. Aucune. Il n'y en avait qu'à l'étage, mais elles étaient sombres. Trop sombres pour que je puisse y distinguer quoi que ce soit.

Le haut du bâtiment était hérissé de gros projecteurs aveuglants. Les arbres avaient été coupés sur un rayon de trente mètres autour de la maison, et la terre nue et meurtrie était éclairée aussi vivement qu'en plein jour.

Il y avait une douzaine d'engins, environ, soigneusement alignés. Des bulldozers, des grues aux formes bizarres, des camions et une espèce de chose monstrueuse qui avait l'air d'un gigantesque jouet d'enfant. Je me suis dit que ça devait servir à couper les arbres.

Mes sens aiguisés m'ont signalé la présence de plusieurs hommes qui faisaient le tour de la clairière. Ils étaient espacés d'une cinquantaine de mètres et paraissaient très vigilants.

L'homme le plus proche passait juste devant nous. Marco et moi nous sommes tapis derrière des troncs d'arbre, parfaitement immobiles.

L'homme portait un uniforme marron. Ses jambes de pantalon étaient rentrées dans de grandes bottes de cuir. Il tenait un fusil automatique.

< Bon, ça paraît un peu beaucoup pour un chantier d'exploitation forestière, ai-je remarqué. Ce n'est pas un bûcheron, ce type. >

J'ai orienté mes oreilles en direction du bâtiment, mais aucun son ne venait de l'intérieur. Soit il n'y avait personne, soit l'insonorisation était vraiment bonne.

< Tu perçois quelque chose ? > m'a demandé Marco.

< Pas de l'intérieur du bâtiment. Mais je sens des trucs que je n'arrive pas à reconnaître. Des odeurs bizarres. >

< Ouais, moi aussi. Des odeurs animales, mais bizarres, tu vois ce que je veux dire ? >

< Des Hork-Bajirs ? >

< Ça se pourrait >, a dit Marco.

< Les gardes sont tous humains, ai-je observé. Tu sais, peut-être que ça n'a rien à voir avec les Yirks. Je ne sais pas qui sont ces types, mais peut-être qu'ils sont sur un projet bien humain. Je veux dire, ça arrive à des hommes normaux d'avoir un comportement bizarre. Les gens louches ne sont pas tous des Contrôleurs. >

< C'est vrai. Mais n'oublie pas : il y a le champ de force. Même si ces types étaient des trafiquants de drogue ou je ne sais quoi, à mon avis, ils n'auraient pas de champ de force... >

< Bien vu. >

Je me suis tue. J'avais entendu un bruit. Plusieurs bruits, en fait. Un mouvement. Furtif, prudent.

J'ai jeté un coup d'œil à Marco. J'ai vu qu'il avait les oreilles dressées, lui aussi.

< Ouais, j'ai entendu, a-t-il dit. Derrière nous. Quelqu'un qui fait le tour. >

J'ai senti le frisson de la peur. La partie humaine en moi avait peur. Le loup, non. Mais sur ce coup, je faisais davantage confiance à l'humain.

< Où sont les gardes ? > ai-je demandé.

< Oh, oh... >, a murmuré Marco.

Soudain, une lumière aveuglante !

De la lumière partout. Partout ! Tout était blanc, éclatant.

J'avais l'impression que l'univers tout entier pouvait me voir.

Bam ! Bam ! Bam !

Une série d'explosions stridentes, dans les arbres au-dessus de nous. J'ai levé les yeux. Quelque chose tombait. Un filet !

De grands filets d'acier se détachaient des arbres et s'abattaient sur nous. Ils étaient lestés par des poids sur les bords.

< Fonce ! >

Nous sommes partis comme des flèches. Le filet, au-dessus de moi, me recouvrait presque. J'essayai de prendre de vitesse le bord qui s'abattait, je courais, je courais...

Libre !

Le filet toucha terre et me râpa le dos. Mais j'étais passée !

Tsssiou ! Tsssiou !

Un éclair de lumière rouge vif fusa d'une des fenêtres sombres du premier étage du bâtiment. Le rayon toucha le pied d'un arbre, à moins de vingt centimètres de moi. Le bois fut pulvérisé sur un diamètre de vingt centimètres. Des rayons Dragon !

Je me suis remise à courir. Mais quelque chose clochait. Marco ! Où était-il ?

Je me suis retournée et je l'ai vu. Il était sous le filet ! Aplati par son poids, il rampait sur le ventre en essayant de se dégager.

Je suis retournée près de lui en courant.

Tsssiou ! Tsssiou !

Les rayons Dragon, presque pâles tellement la lumière des projecteurs était vive, n'arrêtaient plus de pleuvoir.

J'ai attrapé le coin du filet dans ma gueule et je l'ai soulevé. Il était incroyablement lourd. Pas étonnant que Marco fût obligé de ramper.

< Fiche le camp d'ici ! a-t-il hurlé. Ne te fais pas tuer pour moi. >

< Tais-toi et viens vite ! >

Tsssiou ! Tsssiou !

J'avais un mal fou à tenir le filet. Les mâchoires me brûlaient. Mon cou ployait. Marco avançait centimètre par centimètre. Les rayons Dragon se faisaient de plus en plus précis.

Et je voyais maintenant où étaient passés les gardes. Ils couraient à travers bois, droit sur nous. Une demi-douzaine d'hommes qui portaient tous des armes automatiques. Leurs ombres gigantesques s'allongeaient vers les cimes des arbres, c'était terrifiant, sinistre...

Soudain... une silhouette rapide. Plus rapide qu'un loup. Plus rapide qu'un humain.

Comme un daim. Comme un cheval. Un visage sans bouche, des yeux au bout de tentacules, une queue de scorpion. Une créature comme il n'en existe aucune sur Terre. Elle fonçait droit sur nous.

< Ax ! > ai-je crié.

Sa queue a frappé, dans un mouvement trop rapide pour l'œil humain.

La lame caudale, au bout de sa queue, a fait jaillir des étincelles en tranchant le filet, faisant une grande ouverture au ras du museau de Marco.

< Bouhhh ! C'était drôlement près... >, a soupiré Marco, ce qui ne l'a pas empêché de filer par le trou et de foncer.

Je le suivais de près. Les loups sont déjà rapides. Mais prenez-en un qui a peur, avec dans le crâne un esprit humain terrifié, et vous serez stupéfait de la vitesse à laquelle se déplace cet animal.

Nous avons fui à toute allure, Ax à nos côtés. Bamhambambambambambambam ! Des coups de feu ! De bons vieux coups de feu humains bien mortels.

Ça fait beaucoup plus de bruit en vrai qu'au cinéma.

Et ça fait aussi beaucoup plus peur d'en être la cible que de voir une fusillade dans un film. En gros, se faire tirer dessus, ça n'a rien de ressemblant avec un film.

< Aaaaahhhh ! > ai-je crié.

< Aaaaahhhh ! > a hurlé Marco.

< Aaaaahhhh ! > a confirmé Ax.

Deux loups et un Andalite ont alors établi un nouveau record

de vitesse pour quitter au plus vite cet endroit.

CHAPITRE 6

— Bon, je crois qu'on a résolu la question de savoir s'il s'agissait juste d'un site d'exploitation forestière normal ou non, a dit Marco.

Nous avons rejoint la lisière de la forêt pour retourner vers ma ferme. Marco et moi avons démorphosé. Rachel et Jake ont piqué du ciel et nous ont rejoints. Tobias s'est perché sur une branche basse.

Ax était debout à côté de nous. Ses deux tentacules oculaires ne cessaient de bouger d'un côté à l'autre pour sonder l'obscurité du bois, tout alentour. Le regard de ses deux yeux principaux croisa le mien.

— À propos, Ax, merci, lui ai-je dit.

— Ouais, vraiment, a ajouté Marco. Un peu plus et je finissais haché menu. Elle est vraiment efficace, ta lame caudale.

< J'aurais dû repérer les filets dans les arbres, s'est reproché Ax. J'avais détecté le champ de force et je me doutais qu'il y avait des lance-rayons Dracon aux fenêtres du haut. Mais les filets étaient tellement primitifs que ça m'a échappé. >

Ax, comme tous les Andalites, ne dispose pas du langage verbal. Sans doute parce qu'ils n'ont pas de bouche. La parole mentale est leur mode d'expression naturel.

De près il ressemble à un croisement entre un daim et un cheval et entre un humain et un scorpion. Un peu comme un centaure de la mythologie. Son buste est comme celui d'un garçon. Il a des bras un peu malingres et deux tentacules mobiles sur le dessus de la tête, un peu comme des bois de cerf. Chacun des tentacules se termine par un œil, et ces deux yeux-là regardent constamment sur la gauche, sur la droite et derrière.

Il est très difficile de prendre un Andalite par surprise.

Ax a le corps couvert de fourrure marron et bleu, rase sur son torse humanoïde, un peu plus longue sur son corps de daim. Il a quatre sabots noirs et pointus.

Mais ce qui attire le plus l'attention, c'est sa queue. Elle est assez longue pour qu'il puisse la rabattre par-dessus sa tête et frapper quelqu'un devant lui. Elle se termine par une lame incurvée.

— Aucun de nous n'a vu les filets, a fait remarquer Jake. Ils devaient être bien dissimulés.

— Le truc, a continué Marco, c'est qu'ils nous attendaient. C'est une entreprise yirk, aucun doute là-dessus. Je ne crois pas qu'ils veuillent réellement entrer dans le commerce du bois, ce qui signifie que tout ça, c'est pour nous attraper.

— Exact, a approuvé laconiquement Rachel. Ils nous prennent pour des Andalites. Ils savent que c'est souvent dans ce secteur que nous les attaquons. Ils en ont conclu que nous nous cachions dans cette forêt.

— Et ils n'ont pas tort, a observé Jake. Ax et Tobias y vivent tous les deux. Et nous nous servons effectivement de la forêt.

— Vous savez, il n'y a pas que nous ici, ai-je alors dit.

Ils ont tous paru intrigués.

J'ai pris une grande inspiration, et j'ai continué :

— Ce que je veux dire, c'est que cette forêt serait importante même si Tobias et Ax n'y vivaient pas. Ça me rend malade de penser que des gens veulent abattre tous ces arbres.

— Oh, je t'en prie, pas le plan mère Nature ! s'est écrié Marco. J'ai failli me faire griller par un rayon Dragon, c'était pas pour sauver Bambi, d'accord ?

— Écoute, Marco, nous ne sommes pas les seuls êtres vivants sur terre. Et s'il y a des gens bien placés pour comprendre les animaux, c'est nous.

— Cassie, qu'est-ce que ça peut faire ? On se bat pour sauver le monde des Yirks. Qui s'inquiète de l'écologie, du contact avec les arbres, du recyclage des boîtes de conserve et de tout le tralala ?

— Moi.

— Oui, eh ben toi c'est toi. Moi, ce qui m'inquiète, c'est que les Yirks aient ce... cette forteresse, et qu'ils s'en servent pour

déboiser la forêt jusqu'à ce qu'ils nous aient trouvés.

J'allais répondre quelque chose quand Jake nous a interrompus.

À mon avis, ce n'est pas très grave si nous avons des motivations légèrement différentes. Ce que je veux dire c'est que, de toute façon, nous voulons les empêcher de faire ça. Vrai ou faux ?

Sur ces mots, il a regardé Marco, puis moi. À ce moment-là, je lui en ai voulu. Bien sûr, je comprends qu'il doive respecter les opinions de chacun. Mais quand même, ça me donnait l'impression qu'il était d'accord avec Marco que ce n'était pas grave que la forêt soit détruite, du moment que nous survivions.

Je me suis tournée vers Rachel en quête de soutien, mais elle a trouvé quelque chose à regarder par terre.

« Super, me suis-je dit, même Rachel pense que j'ai tort. »

< L'important, c'est que nous devons les arrêter >, a estimé Tobias.

— Et comment on s'y prend, au juste ? a demandé Marco. Cet endroit, c'est la forteresse de Doom.

— On la démolit ? On la fait sauter ? a proposé Rachel, l'air songeur.

— On s'empare d'un de leurs gros engins et on fonce dans le bâtiment avec ? a suggéré Marco. Nous n'avons pas l'avantage de la surprise. Ils savent que nous allons venir que, tôt ou tard, nous allons les attaquer.

< Les gros engins ne serviraient à rien, a remarqué Ax. Ce bâtiment est entouré par un champ de force. Ils ne peuvent pas le franchir. Et nous non plus. Nous serions arrêtés par cette force et ensuite désintégrés par les rayons Dracon. >

Rachel s'est pincé les lèvres, puis elle a dit :

— Alors on renonce ? C'est ça le plan ? On les laisse couper la forêt jusqu'à ce qu'ils te trouvent, Ax ? Ou jusqu'à ce qu'ils trouvent Tobias ?

Ax n'avait pas de réponse.

— Vous savez, suis-je alors intervenue sur un ton sarcastique, je ne voudrais avoir l'air d'une écolo stupide ou quoi que ce soit, mais la question, c'est : comment les Yirks ont-ils obtenu la permission d'exploiter une forêt domaniale ?

— Et ça nous avance à quoi de savoir ça ? a demandé Marco, encore plus sarcastique.

— Eh bien, Marco, quelquefois il y a des façons plus subtiles de faire les choses. Les Yirks ne contrôlent pas le gouvernement tout entier. Pas encore, en tout cas. Donc il leur a fallu une autorisation légale. S'ils n'en avaient pas eu, ils auraient des policiers, des agents du FBI et des journalistes de la télé après eux. Et ça, ils n'en veulent pas.

Marco a paru sur le point de lancer une réflexion subtile, mais il ne fit que :

— Mmmh.

Jake a regardé son meilleur ami en haussant un sourcil.

— Tu vois, Marco, c'est là que tu te rends compte que Cassie est quelqu'un de bien. Elle aurait pu dire : « Ça, ils n'en veulent pas, tu peux le comprendre ? »

Marco n'a pas pu s'empêcher de sourire.

Jake m'a fait un clin d'œil, et je lui ai pardonné de s'être comporté comme si Marco avait raison, tout à l'heure.

— Qu'est-ce qu'on devrait faire, à ton avis ? m'a-t-il alors demandé.

J'ai haussé les épaules. J'ai horreur de devoir réfléchir à des plans qui peuvent avoir comme conséquences que des gens soient blessés ou tués.

— Je crois que... je veux dire... Bon, écoutez, les Yirks ont dû infester quelqu'un. Ils doivent avoir un Contrôleur haut placé. Nous devons découvrir qui c'est.

< Et comment on fait ? > a demandé Tobias.

— Je crois que...

J'ai lancé un regard de détresse à Jake. Je connaissais la réponse, seulement je ne voulais pas la dire. Parce que vous voyez, quand nous faisons des plans, nous avons tendance, après, à nous retrouver dans des situations terriblement dangereuses.

— Il faut que nous entrions dans ce bâtiment, a décidé Jake à ma place.

J'ai acquiescé. C'était la moindre des choses, de ma part.

Rachel a secoué la tête.

— Je ne connais aucun animal qui soit assez gros pour entrer

de force là-dedans.

— Pas gros, ai-je rectifié. Petit. Très petit.

CHAPITRE 7

— Où étais-tu passée ? m'a demandé papa, quand je suis enfin rentrée chez moi, plus tard dans la soirée.

Il était dans la cuisine et fouillait dans le réfrigérateur. Ça m'a surprise. En général, mes parents ne me posent pas beaucoup de questions. Ils me font confiance. Et avant, ils avaient raison de me faire confiance. Je crois que je n'avais jamais menti à mes parents avant de faire partie des Animorphs. Maintenant, c'est comme si je leur mentais en permanence. Je déteste ce sentiment.

— Oh... euh, j'étais juste sortie me promener. Pourquoi ? Tu avais besoin de moi ?

— Oh que oui !

Il parlait sur un ton beaucoup trop grave pour être véritablement sérieux. Je le connais, il est comme ça. Je crois qu'il a un humour caustique. C'est ce que Jake dit, en tout cas. Il trouve que mon père est l'homme le plus drôle de la planète.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La police vient d'appeler. Ils disent qu'un... qu'un certain animal est sur le bas-côté de l'autoroute, à l'endroit où elle entre dans la forêt. L'animal en question, disent-ils, a l'air gravement brûlé.

Je n'ai pas aimé sa façon de dire « un certain animal » et « l'animal en question ».

Papa a souri.

— Nous devons aller le chercher. En fait, moi je vais conduire. C'est toi qui devras le ramasser.

J'ai poussé un grognement. Il existait un seul animal dont mon père avait peur. Il savait s'y prendre avec les renards, les loups et même les ours. Mais il y avait « un certain animal » qu'il refusait de toucher.

— Serais-tu en train de me dire qu'il s'agit d'un putois ?

Pour toute réponse, il a hoché la tête.

— Tu t'y prends tellement bien avec les putois, a-t-il ajouté. Ils t'aiment bien. En plus, demain j'ai rendez-vous avec les gens du conseil d'administration des aliments pour chats Minette. Je ne peux pas y aller en sentant le putois.

Maman est alors arrivée par l'escalier du sous-sol. Elle tenait un pack de bouteilles de jus de légumes.

— C'est tout ce que j'ai trouvé dans le cellier, a-t-elle dit.

Vous comprenez, le jus de tomates est une des rares choses qui aident à se débarrasser de l'odeur de putois.

— Maman, ce ne serait pas plutôt à toi d'aider papa ? Je... j'ai des devoirs très importants à faire.

— Ben voyons ! s'est-elle exclamée.

— Enfin c'est nul, ça. Vous êtes tous les deux des vétérinaires hautement qualifiés. Comment pouvez-vous avoir peur des putois ?

— Je n'en avais pas peur, autrefois, a dit mon père, l'air sombre. Autrefois, avant... avant l'accident.

— Sous prétexte qu'une fois un putois t'a aspergé...

— En pleine figure.

— Sous prétexte que tu as eu une mauvaise expérience...

— Il m'a aspergé six fois en l'espace d'à peu près trois secondes. J'ai senti pendant une semaine. Ta mère m'a envoyé dormir dans la grange. Sauf que ça excitait tellement les autres animaux que j'ai dû planter une tente dans la cour.

— Après, on a dû brûler la tente, a dit ma mère en pouffant.

— Tu sais vraiment y faire avec les putois, a repris papa. En fait, tu sais y faire avec tous les animaux. Enfin, tu le sais bien que les putois t'adorent.

— Un putois brûlé sur le bord de l'autoroute n'aime personne, ai-je répondu.

Dix minutes plus tard, nous étions sur l'autoroute. Nous avions pris notre camionnette neuve. Car le vieux pick-up adoré de mon père avait été volé et retrouvé complètement détruit.

Du moins c'est ce que croyait mon père. En réalité, nous avions dû l'emprunter, en quelque sorte, lors d'une de nos batailles. C'était Marco qui conduisait, et Marco ne sait pas

conduire. La camionnette avait fini au fond d'un fossé.

En route, nous avons écouté de la musique sur le lecteur laser. C'était la seule chose qui plaisait à papa dans ce nouveau véhicule. Il avait mis un CD de vieux jazz, un truc de ce genre.

Nous sommes arrivés à l'endroit indiqué par la police de l'autoroute. Nous nous sommes rangés sur le bas-côté et nous avons mis les feux de détresse.

— Fais attention, les gens roulent comme des fous par ici, m'a avertie papa au moment où nous allions descendre.

Les voitures fonçaient à cent à l'heure avec leurs feux de route. De part et d'autre, la forêt obscure se refermait sur l'autoroute. J'ai braqué une torche électrique vers les arbres.

Normalement, la forêt ne me gêne pas. Mais je savais que nous étions à moins de cinq cents mètres du chantier des Yirks. C'était au-delà du bizarre, pour moi, de retourner pratiquement au même endroit où, à peine une heure plus tôt, j'avais failli me faire tuer.

Nous avons passé vingt bonnes minutes à arpenter l'herbe du bas-côté avant que le faisceau de ma torche se pose sur une touffe noir et blanc.

— Papa ! Viens voir !

Il est arrivé en courant et a ajouté la lumière de sa lampe à la mienne.

— Ne bouge pas, je vais chercher la cage. N'oublie pas tes gants. Tu sais que les putois sont un des principaux vecteurs de la rage.

— Papa, je suis vaccinée.

— Il n'existe aucun vaccin sûr à cent pour cent.

Je me suis dirigée vers le putois. Il m'a aperçue et a braqué sur moi ses minuscules yeux noirs et brillants.

— N'aie pas peur, ai-je dit en prenant une voix aiguë. Tout va bien. Nous sommes là pour t'aider. Ça va aller.

C'est ça, le truc, avec les putois : ce sont les animaux les plus gentils qui soient. Ils n'ont pas un gramme de méchanceté en eux. Mais c'est parce qu'ils n'ont pas besoin d'être méchants : ils détiennent l'arme suprême.

Mais, même blessés, ils préviennent toujours. Si un putois vous tourne le dos, c'est un avertissement. S'il lève la queue,

c'est un avertissement très sérieux. S'il relève le bout de sa queue... vous êtes en mauvaise posture.

Si vous avez à faire à un putois qui vous présente son derrière avec la queue toute dressée, vous avez intérêt à ne plus bouger. Faites-moi confiance. Tous les animaux sauvages le savent. Les chiens, malheureusement pour eux, ne comprennent rien aux putois, mais les ours, les ratons laveurs, les loups et la plupart des oiseaux de proie savent qu'on ne plaisante pas avec cette queue de putois.

Vous croyez peut-être savoir à quel point le musc de putois sent mauvais parce que vous êtes déjà passé devant un putois écrasé sur la route. Ce n'est rien, ça. Je vous parle d'un tout autre niveau de puanteur. Imaginez l'odeur la plus horrible possible, multipliez ça par mille, et vous en serez encore loin.

— Tout doux, mon bébé, ai-je gazouillé. Ne m'asperge pas. Je suis ton amie, alors s'il te plaît, ne m'asperge pas.

Je me suis rapprochée en m'accroupissant encore davantage, en me faisant toute petite. Je ne voulais pas paraître menaçante. J'avancais très lentement, pas à pas, sans arrêter de gazouiller et de parler bébé comme si j'allais attraper un petit gosse armé d'un fusil automatique.

Le putois a bougé ! Je me suis figée sur place.

Le putois a repris sa position. J'ai soufflé.

— S'il te plaît, ne m'asperge pas.

J'ai plongé la main dans ma poche et j'ai sorti un morceau de viande de souris. Nous en avons toujours au congélateur pour les rapaces dont nous nous occupons. Les putois eux aussi apprécient les souris ou les sauterelles dans leur alimentation.

— Tiens, mange.

J'ai tendu la main vers lui. Il n'avait pas l'air d'avoir faim, en revanche il acceptait l'idée que je devais être une amie si je lui offrais à manger.

Je me suis accroupie près du putois et j'ai posé ma torche par terre. Avec précaution, j'ai tendu ma main gantée pour toucher l'animal.

Il tremblait. Il frissonnait. Et à ce moment-là, j'ai vu pourquoi.

Le putois avait une marque de brûlure dans le dos. Une

marque qui faisait un demi-cercle parfait, comme si quelqu'un lui avait tout simplement creusé le dos avec une cuillère à glace.

— Rayon Dragon, ai-je murmuré. Tu étais là, hein ? Pauvre bébé.

En voulant nous viser, Marco et moi, les Yirks avaient blessé ce putois. Un animal parfaitement innocent pris dans les feux croisés de la guerre entre Yirks et humains.

Les Yirks étaient prêts à détruire la forêt tout entière, avec tous ses animaux, pour nous trouver.

— Désolée, ai-je chuchoté au putois.

Je l'ai pris lentement, délicatement, dans mes bras.

CHAPITRE 8

Nous nous sommes retrouvés au centre-ville. On était samedi, c'était donc normal d'aller faire les magasins.

Quand on vit dans un monde peuplé d'ennemis potentiels, il est important de ne rien faire de trop anormal. Vous ne voulez pas vous faire remarquer.

Même pas par votre famille ou vos copains de classe. Vous ne savez jamais à qui vous pouvez faire confiance, de qui vous devez vous méfier.

Les Yirks pensaient que nous étions des Andalites. Nous voulions qu'ils continuent à le croire. Si jamais ils découvraient que nous étions des humains, et en plus des jeunes, nous étions finis.

Alors nous ne laissions aucun indice. Nous essayions de ne pas nous comporter comme un groupe à part. Nous ne voulions pas qu'un Contrôleur, prof ou autre, se mette à penser « Hé, vous savez quoi ? Ces quatre-là sont tout le temps ensemble, on dirait qu'ils complotent quelque chose. »

Il fallait que nous ayons l'air normal, avec un comportement et des occupations normaux. Rachel allait toujours à ses cours de gymnastique et faisait toujours les magasins. Jake et Marco jouaient toujours au Frisbee, dans la voie privée de Jake, et aux jeux vidéo. Je m'occupais toujours des animaux au Centre de sauvegarde de la vie sauvage.

Il n'y avait cependant rien que nous puissions faire pour donner l'air normal à Tobias. Il était bien au-delà de la normalité. Mais il avait eu une enfance terrible, complètement perturbée, ballotté entre une tante et un oncle indifférents à son sort. Il n'avait jamais vraiment appartenu à une famille ou à un groupe et, aussi triste que cela puisse paraître, personne n'avait eu l'air de remarquer sa disparition subite.

J'ai passé une heure à suivre péniblement Rachel pendant qu'elle arpentait en vraie pro les magasins à la mode, et les autres...

Rachel a un instinct bizarre, quasi-supernaturel, pour les soldes. Elle « sait », tout simplement, quand il va y en avoir et où.

Nous étions en train de déambuler parmi les rayons chargés de pulls, chez Express. Rachel cherchait un ton de vert bien précis, qui n'existait probablement pas.

— Qu'est-ce qu'on va faire, à ton avis ? lui ai-je demandé.

Elle a levé les yeux du pull qu'elle palpa.

— Quoi ? Ah. Je crois qu'on va sans doute pénétrer à l'intérieur. Si on en trouve le moyen.

— C'est ce que je me demandais. Quel moyen ? Comment allons-nous rentrer dans ce bâtiment ? Je sais bien que l'idéal, c'est une animorphe d'insectes. Mais je te préviens tout de suite, si quelqu'un compte faire de nouveau la fourmi, moi je ne le fais pas.

Rachel a eu un petit frisson.

— Je suis sûre que personne n'a envie de refaire la fourmi.

Nous avons eu quelques expériences d'animorphes vraiment pénibles. Mais morphoser en fourmi a été la pire. Nous nous sommes retrouvés en fourmis de la mauvaise espèce et de la mauvaise colonie, en plein territoire fourmi ennemi.

Vous ne pouvez pas imaginer les cauchemars qu'elle nous a donnés, cette animorphe. Des tunnels étroits à l'infini, puis des centaines de fourmis hargneuses qui surgissent tout autour de nous et qui attaquent, qui attaquent...

J'ai regardé Rachel, en essayant de croiser son regard.

— Pas de fourmis. D'accord ?

Rachel a haussé les épaules. Puis elle a jeté un coup d'œil à sa montre.

— C'est l'heure. Ax vient avec eux, alors ne les faisons pas attendre.

— Ax ? Oh ! Oh !

Jake, Marco et un garçon incroyablement beau étaient assis dans la galerie marchande où il y avait tous les fast-foods. Ils avaient l'air de se disputer pour savoir qui était le gagnant d'un

jeu qu'ils venaient de faire dans l'arcade vidéo.

— Hé, Rachel ! s'est écrié Marco quand nous nommes passées. Qu'est-ce que vous faites là ?

Je n'aimais vraiment pas ces petites comédies. Je trouvais ça bête. Mais il fallait qu'on ait l'air de se retrouver tous au même endroit et à la même heure par hasard.

— On fait du shopping, ai-je bougonné. Tu sais comme j'aime ça.

— Asseyez-vous, a proposé Jake avec un grand sourire. Prenez donc quelques nachos.

J'ai regardé l'assiette de nachos. Il n'y en avait plus un seul. Il ne restait plus rien qu'une assiette en carton avec une tache orangée, faite par le fromage. Il y avait une tache de la même teinte orangée sur le menton du garçon très mignon, installé entre Marco et Jake.

Jake a vu ce que je regardais et il a roulé des yeux.

— Au moins ce coup-ci, il n'a pas mangé l'assiette.

— Bonjour, m'a dit Ax. Je suis le cousin de Jake, Phillip. Le cousin. Cou-zin. Zin-zin. Je viens de la campagne.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Ax s'était fabriqué une animorphe humaine en partant d'ADN qu'il avait acquise chez chacun de nous. Ça faisait un drôle de mélange de nous quatre. C'était un garçon, mais avec un charme un peu bizarre.

Il avait l'air d'un humain. Essentiellement, c'était un humain. Mais il avait encore beaucoup de mal à s'adapter à cette animorphe. Déjà, vu que les Andalites n'ont pas de bouche, il était complètement fasciné par sa bouche. Il ne pouvait pas s'empêcher de jouer avec le son des mots.

Et il était redoutable en présence de nourriture.

— Ils étaient bons ces nachos ? lui ai-je demandé.

— Ils avaient un goût de gras et de sel. Avec en plus un autre parfum qui me fait penser à cette délicieuse huile de moteur que j'ai goûtée un jour. Huile. Hu-ile. Yuil.

— De l'huile de moteur ? s'est exclamé Jake. Ax... je veux dire, Phillip... Je t'ai expliqué que tu ne devais pas manger les mégots de cigarette ni les peluches dans le sèche-linge, tu te rappelles ? Ajoute l'huile de moteur sur ta liste.

Ax a hoché la tête.

— D'accord. Il y a beaucoup de règles sur la nourriture.

Marco a poussé une chaise vers moi.

— Bon, a-t-il dit, si on a fini cette petite incursion dans le bizzaroïde, passons aux affaires sérieuses.

— Tobias est passé ce matin, a commencé Jake à voix basse. Il a surveillé le site d'en haut. Il pense que les Contrôleurs qui sont là-bas ont de petits transpondeurs attachés à leurs ceintures qui leur permettent de franchir le champ de force.

— Alors on n'a qu'à en piquer un, a proposé Rachel.

— Non, a expliqué Ax. Le transpondeur est certainement réglé sur la signature biochimique du porteur. Les Yirks...

— Ne prononce pas ce mot, a chuchoté Jake.

J'ai vu Marco jeter un rapide coup d'œil autour de nous pour vérifier si quelqu'un était assez près pour avoir entendu.

— Excusez-moi. Zé-moi. Moua. Le plan de Rachel ne marcherait pas.

Jake a soupiré.

— Tobias a vu autre chose, a-t-il ajouté. À l'intérieur du champ de force. Il y a de minuscules trous dans les fondations en bois du bâtiment. Il pense que ce sont des trous de termites.

— Des termites ? me suis-je étonnée.

— Ouais, a fait Jake.

J'ai ravalé ma salive.

— Jake, les termites sont horriblement proches des fourmis.

— Ils ne sont pas aussi teigneux. J'ai un peu regardé sur Internet. En plus, si on fait attention à bien morphoser en termite de cette colonie, on s'intégrera parfaitement.

Je commençais à avoir du mal à respirer. J'ai remarqué que Marco virait au gris. Même Ax avait l'air morose.

— T'es pas sérieux, si ? ai-je demandé à Jake. Je veux dire, des termites ? Des termites ?

J'avais sans doute l'air un peu hystérique. Je sais que je me sentais vraiment au bord de la crise d'hystérie.

Jake a regardé la table en se mordillant la lèvre.

— Je ne vois pas comment faire, sinon. Cassie, tu avais raison quand tu disais que la vraie question, c'est de savoir comment ces types-là ont obtenu la permission d'installer un site de coupe. C'est ça leur point faible. Nous devons

absolument savoir comment ils se sont débrouillés. Et pour le savoir, il faut qu'on s'introduise dans le bâtiment.

— En passant par des tunnels de termites, a ricané Marco, sceptique. Écoute, pour commencer, comment on va se procurer un termite pour l'acquérir ? Ils sont tous à l'intérieur du champ de force, non ?

J'aurais voulu que ce soit vrai. Mais quand j'ai regardé Jake, il a juste secoué un peu la tête.

— Tobias m'a appris qu'ils ont fait des travaux aujourd'hui, qu'ils ont installé de nouveaux lance-rayons dans le bâtiment. Ils ont dû scier certaine ; des poutres.

Jake a plongé la main dans la poche de son blouson. Il en a ressorti une petite fiole en verre. Le couvercle était percé de trous minuscules qui laissaient passer l'air. À l'intérieur de la fiole, il y avait un tout petit insecte blanc et marron. Il faisait à peu près la taille d'une fourmi. Sa tête brune était hypertrophiée.

J'ai observé le termite. Il essayait de grimper le long de la paroi de verre, mais glissait et retombait à chaque fois.

Il était impuissant. Prisonnier dans ce qui devait lui faire l'effet d'une énorme cellule de verre, tenue par un être tellement gigantesque qu'il ne pourrait jamais tenter, même, de se le représenter en imagination.

Jake a retiré le couvercle de la fiole.

— Nous ne le faisons que si tout le monde est d'accord, a-t-il déclaré. Mais nous ne pouvons pas laisser les... les laisser continuer à détruire la forêt.

Rachel a tendu la main. Jake a tapoté le flacon jusqu'à ce l'insecte lui tombe dans la paume.

Je l'ai vu ramper sur sa ligne de vie. Et je l'ai vu s'immobiliser pendant que Rachel acquérait l'ADN de termite.

Je me suis imaginée être ce termite. Ramper dans cette main gigantesque. Voir chaque pli de la paume de Rachel comme un fossé profond.

Quand elle a terminé, j'ai tendu ma propre main. Elle tremblait. Elle tremblait et je n'arrivais pas à l'empêcher de trembler.

Soudain, malgré toutes les lumières, la galerie marchande

m'a paru sombre.

Mon Dieu, comme il me faisait peur, ce minuscule insecte.
Au plus profond de mon être, j'étais terrifiée.

CHAPITRE 9

C'était pour cette nuit. Nous allions le faire cette nuit même.

Nous étions censés passer l'après-midi à nous occuper de nos différentes affaires, familiales ou autres, faire nos devoirs, tout ça.

Essayez donc, un jour. Essayez de faire vos devoirs alors que vous savez que vous allez peut-être aller au-devant de votre propre mort quelques heures plus tard. Essayez de vous concentrer sur vos maths tout en sachant que vous allez devoir vous transformer en termite et vous introduire dans un bâtiment gardé comme une forteresse.

Bonne chance.

Je suis allée dans la grange. Mon père y était, il faisait ses visites. Il n'avait pas besoin de mon aide, mais il ne l'a pas refusée non plus.

— Tu as fini tes devoirs ?

— En gros, oui.

Un mensonge de plus parmi ceux que j'avais déjà été obligée de raconter.

— J'allais examiner de plus près ton putois d'hier. Elle était très agitée, j'ai dû lui donner un léger calmant.

— C'est une femelle ?

— Exact.

Mon père a transporté la cage dans la petite pièce voisine dont nous nous servons comme salle de soins. Délicatement, j'ai sorti la femelle putois de sa cage et je l'ai déposée sur la table d'examen. Elle paraissait très calme, maintenant, mais c'était un calme artificiel, provoqué par les médicaments.

La veille, mon père avait bandé la plaie, et il retirait maintenant la gaze tout en douceur. La vue de la brûlure m'a fait tressaillir, bien que j'aie déjà vu des centaines d'animaux

blessés.

— Hum. Hum. Poh, Poh, Poh. Hmmm.

C'est les sons que fait papa quand il examine quelque chose d'intéressant. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça.

— Bizarre. Très inhabituel. Je n'ai vraiment pas la moindre idée de ce qui a pu causer cette brûlure. Elle est trop nette, trop propre. La seule chose qu'il y a de bien, c'est que le truc qui a fait ça, quel qu'il soit, était tellement chaud qu'il a en partie cautérisé les tissus.

— Le muscle est abîmé, ou c'est superficiel ?

Papa m'a jeté un coup d'œil en souriant.

— C'est surtout la fourrure et la peau qui ont été brûlées. Mais je vois une lésion relativement grave à l'épaule, ici. Un peu plus et la colonne vertébrale aurait été touchée. Mais elle vivra. J'aimerais pouvoir en dire autant de ses petits.

— Ses quoi ? Elle a des bébés ?

— Ouais. Je dirais âgés sans doute de six ou sept semaines.

— Elle a des bébés ? Perdus quelque part dans le bois ?

Papa a commencé d'appliquer un nouveau pansement.

— Cassie, tu sais que la nature n'est pas tendre.

— Mais ils sont trop jeunes pour survivre tout seuls, non ?

— Je ne pourrais pas l'affirmer, a-t-il dit sans me regarder.

Il m'est alors venu à l'esprit qu'il me mentait peut-être, lui aussi, parfois. Pour mon bien. Ou pour ce qu'il croyait être mon bien.

— Ils sont quelque part dans leur terrier à se demander où est leur mère. Ils vont mourir de faim. Ou se faire dévorer par des prédateurs.

— Passe-moi les ciseaux.

— Ouais. Bon, d'accord. Euh... écoute, je voulais te demander, je peux dormir chez Rachel, ce soir ?

— Bien sûr, chérie. Enfin, si ta mère est d'accord. Hé, tu ne m'as pas demandé comment s'était passée ma réunion de ce matin avec les gens des aliments pour chats. Nous avons obtenu des fonds supplémentaires !

Nous avons bavardé encore un moment tout en continuant les visites. Mais je n'avais pas le cœur à notre conversation. Je pensais aux bébés putois, tout seuls quelque part, qui

réclamaient leur mère en couinant.

Et je me disais que j'aurais bien aimé que mon père ne me laisse pas si facilement aller chez Rachel. Parce que, bien sûr, je n'allais pas passer la nuit chez elle. Elle allait dire à sa mère qu'elle dormait chez moi. Et Jake allait raconter un mensonge à ses parents, Marco allait mentir à son père, et nous allions tous nous mettre dans une situation qui ne faisait envie à aucun de nous.

J'allais affronter la mort, cette nuit même. Et la dernière chose que j'aurais souhaité dire à mon père, c'était un mensonge.

Je me suis souvenue des tunnels des fourmis. Je m'en suis souvenu comme je les avais vus dans mes cauchemars. Je ne les avais jamais vus en vrai. Les fourmis ne voient pas très bien, en plus il n'y a pas de lumière sous terre.

Mais dans mes rêves j'avais tout vu : les têtes énormes, à l'aspect métallique, des guerrières ennemies quand elles avaient déferlé en ouvrant des brèches dans les murs de sable, pinces tendues pour me tailler en pièces.

Savez-vous quel effet ça fait de croire qu'on va mourir, et cela sans même avoir repris forme humaine ? De croire qu'on va mourir en fourmi, prisonnière d'un enfer où aucun humain n'a jamais mis les pieds ?

Et maintenant, je voyais aussi ces petits bébés putois. Affamés. Poussant des cris et, à chaque cri, signalant leur présence aux prédateurs.

— Tu te sens bien, chérie ?

Je me suis rendu compte que papa me regardait attentivement. Je m'étais mise à respirer bruyamment, et j'étais presque au bord des larmes. Des gouttes de sueur perlaient à mon front.

— Oui, très bien, ai-je répondu doucement.

Il a fini ses visites et il est parti.

Je suis restée. Je suis retournée voir la femelle putois dans sa cage. J'ai ouvert la porte et j'ai plongé la main à l'intérieur. Je ne portais pas de gants.

Parce que, vous voyez, on ne peut pas acquérir l'ADN si on porte des gants.

CHAPITRE 10

— Eh ben, quelle surprise de vous voir tous ici, a chuchoté Marco.

— Tout le monde est toujours partant ? a demandé Jake.

— Bien sûr, a répondu Marco, très énervé. Qui voudrait aller dormir quand on peut partir en mission suicide à la place ?

Il faisait nuit noire. Il était trois heures du matin, et nous étions à la lisière de la forêt. Jake, Rachel, Marco et moi. Tobias était perché dans un arbre au-dessus de nous.

Les mêmes cinq gosses qui avaient bêtement traversé un chantier de construction un soir, en rentrant du centre-ville. Les mêmes gosses qui avaient vu se poser le vaisseau de combat andalite. Les mêmes cinq gosses dont la vie avait été bouleversée pour toujours.

Cette nuit-là, nous avons été changés en combattants. Des combattants engagés dans une guerre terrible que nous ne pouvions réellement espérer gagner.

Tobias avait payé le prix fort. Comme nous autres d'ailleurs : nous étions là dans le noir, prêts à nous lancer dans des missions qui nous feraient hurler si jamais nous prenions le temps d'y réfléchir trop longuement.

Ax était là, lui aussi. Pauvre Ax, il était encore plus seul que nous cinq. Il était dans son propre corps, et n'arrêtait pas de diriger ses tentacules oculaires dans toutes les directions.

— J'ai pensé qu'on pourrait morphoser en hiboux, a proposé Jake. Ils sont rapides et volent bien de nuit. Juste pour nous rapprocher.

J'étais soulagée. C'était un bon choix pour ce que j'avais en tête. Les hiboux sont les seuls prédateurs naturels du putois adulte. Vous comprenez, certaines espèces n'ont pas d'odorat. Ça aide, si on veut manger du putois.

Je n'allais pas manger des putois adultes, bien sûr. J'allais essayer de retrouver les bébés.

< J'aimerais bien pouvoir venir avec vous, les gars, a dit Tobias, mais je ne suis pas bon à grand-chose, de nuit. >

— Tu as trouvé le moyen d'entrer dans ce bâtiment, a répondu Jake. Et tu as ramené le termite pour morphoser.

— Et tu ne peux pas savoir combien nous te sommes reconnaissants, a ajouté Marco d'un ton sarcastique.

Nous nous sommes tous mis à rire nerveusement. Ça me faisait du bien de sentir que les autres avaient aussi peur que moi. Nous avons tous commencé à retirer nos vêtements. Dessous, nous portions nos tenues d'animorphe : un assemblage de cyclistes, de justaucorps et de tee-shirts. Nous pouvons morphoser des vêtements moulants, mais pas des trucs comme les pulls, les chaussures ou les montres.

Jake portait un cycliste avec une espèce de haut en Lycra. Marco s'est mis à ricaner.

— Quoi ? a fait Jake.

Marco a pris son air innocent :

— Rien, rien. Je me disais juste que si on veut devenir des superhéros, il faut qu'on fasse quelque chose pour ces tenues débiles. On a l'air de gymnastes bulgares échappés d'une compétition internationale. C'est tout...

— À part Rachel, bien sûr, ai-je fait remarquer.

Rachel, évidemment, avait trouvé moyen de coordonner sa tenue. Elle était superbe.

— Voici le plan, a expliqué Jake. On morphose en hiboux pour se rapprocher du complexe. On démorphose à au moins deux cents mètres de leurs installations. Ensuite on termine de se rapprocher en rampant, on morphose en termites, on passe sous le champ de force en creusant et on entre dans les trous de termite qui sont à l'extérieur du bâtiment.

— Espérons que ce sera aussi simple et facile, a remarqué Rachel d'un ton sinistre.

Elle m'a regardée et je me suis rendu compte que même elle, si intrépide, était inquiète.

Et ça m'a fait peur.

J'ai essayé de me concentrer exclusivement sur l'animorphe

de hibou. Mais j'avais le cerveau en ébullition. Vous savez comment quelquefois, on n'arrive pas à empêcher son esprit de s'emballer ? Comme un ordinateur qui utiliserait une dizaine de logiciels en même temps.

Je m'inquiétais pour trop de choses à la fois : mon dossier de bio, avoir menti à mes parents, est-ce qu'Ax avait réellement bu de l'huile de moteur, est-ce que les bébés putois s'étaient déjà fait tuer...

Peut-être était-ce par autodéfense. Je ne voulais pas commencer à penser à la chose qui me préoccupait vraiment.

Ma vie était devenue très, très bizarre.

J'ai vu qu'Ax morphosait rapidement. Sa queue est devenue toute molle, comme une chaussette vide. Des plumes poussaient à la place de sa fourrure.

J'ai baissé les yeux sur mon propre bras et j'ai vu le motif des plumes se dessiner sur ma peau. C'était très beau, vraiment, tant qu'on ne s'attardait pas à penser qu'on les avait sur son propre corps. On voyait le tuyau légèrement incurvé, qui forme comme la tige de la plume, d'où partaient des milliers de barbes qui composent les plumes.

Puis, tout d'un coup, le dessin a pris du volume. Comme si toutes ces plumes me sortaient tout simplement de la peau, sur tout le corps. Elles me démangeaient un peu en poussant.

Pendant tout ce temps-là, je rétrécissais. La terre, les aiguilles de pin, les brindilles et les feuilles mortes, tout cela se rapprochait à toute vitesse de moi.

Mes pieds nus sont devenus rêches, comme une seule grande callosité. Mes orteils se sont soudés, puis changés en serres. De longues griffes courbes, acérées et tranchantes, ont poussé.

Les serres sont l'arme principale du grand duc. Ce hibou vole silencieusement dans la nuit. Et soudain il frappe, attrape sa proie – un lapin, un écureuil, un rat, un putois – par la tête...

Dans mon corps tout entier, les os se réorganisaient. Beaucoup d'entre eux disparaissaient complètement. D'autres se distordaient. Mon sternum s'est enfoncé. Les différents os de mes doigts se sont d'abord allongés, puis ont raccourci. Cela produisait un grincement qui résonnait dans tout mon corps.

Mes organes internes subissaient un changement radical. Et

mes yeux gonflaient comme s'ils voulaient occuper toute ma boîte crânienne. Au bout de quelques instants, ils étaient devenus tellement gros, comparés à mon corps, qu'ils se rejoignaient presque à l'intérieur de ma tête.

Brusquement, il ne faisait plus nuit. Il faisait clair comme en plein jour.

La quantité de lumière qui avait correspondu, pour mes yeux humains, à une flamme de bougie vacillante, faisait comme un projecteur pour mes yeux de hibou.

< Ouah ! > s'est écriée la voix de Rachel.

< J'apprécie beaucoup ces yeux, s'est enthousiasmé Ax. Ils sont merveilleux. >

J'ai ouvert grand les bras et déployé mes ailes. La transformation était achevée. J'ai senti la vibration froide des instincts du hibou. Des instincts de prédateur.

J'avais déjà morphosé en hibou, je savais donc à quoi m'attendre. Je m'étais déjà servie de ces yeux et de ces ailes ; j'avais déjà testé ce cerveau. Ce n'était pas vraiment une seconde nature, mais au moins n'était-ce pas une surprise.

< Prêts ? > a demandé Jake.

J'ai battu des ailes, remonté les pattes, et me suis élevée sans peine entre les branches des arbres, invisibles à l'œil humain dans cette obscurité, mais aussi nettes pour moi que des néons.

J'ai aperçu Tobias, perché sur sa branche. J'ai senti sa méfiance instinctive de faucon face à cinq hiboux.

Le jour appartient aux faucons. Mais la nuit est à nous.

< Bonne chance, nous a-t-il souhaité. Et faites attention à ne pas manger n'importe quoi ! >

< Ha ! ha ! ha ! > a ricané Marco.

Il était exalté par la force d'une bonne animorphe. Moi aussi, j' imagine. On sent un surplus de puissance en étant un animal dans son élément naturel. Surtout quand il s'agit d'un prédateur.

Dans l'air de la nuit, rien ne pouvait nous atteindre. Nous régnions en maîtres suprêmes sur la forêt.

Nous volions en formation peu serrée, sans jamais dépasser la cime des arbres, mais en voletant entre les branches. Nous ne faisons aucun bruit. Les ailes du hibou sont d'une conception

aussi subtile que celles des avions de chasse les plus sophistiqués. Voire plus subtile, en fait. Les plumes sont conçues pour ne pas s'ébouriffer ni bruisser quand le hibou glisse dans l'air silencieux de la nuit.

Les souris craintives, qui guettent le moindre danger, n'entendent rien quand le hibou descend en piqué pour tuer.

De même que ma vue, mon ouïe était excellente. J'entendais aussi bien que les loups.

Et tandis que nous volions vers ce qui serait peut-être notre perte, j'essayais de me concentrer sur mon autre objectif : essayer d'entendre les cris des bébés putois. J'examinais le sol en dessous de moi, à l'affût de la démarche hésitante et pataude d'un bébé putois perdu.

< C'est tellement bizarre, ce truc, s'est étonné Marco. En ce moment, j'adore. Mais je ne suis pas pressé d'être au deuxième acte. >

< Ça se passera bien >, le rassura Jake.

< Oui, vraiment, qu'est-ce qui pourrait bien arriver ? > s'est moquée Rachel d'un ton sec.

Je fonçais entre les arbres. Pendant tout le trajet, je n'ai pas arrêté de scruter le sol et de tendre l'oreille, je suis ainsi arrivée au site yirk sans avoir eu trop le temps de réfléchir à ce qui nous attendait.

CHAPITRE 11

< On est presque arrivés, nous a prévenus Jake. Encore deux ou trois minutes. >

Il avait beau utiliser la parole mentale, je décelais une tension dans sa « voix ». J'ai eu l'impression qu'une main glacée me serrait le cœur.

Alors...

Un bruit. Un bruit se détachant d'une rumeur composée de mille autres bruits. Mais celui-ci, le cerveau du hibou le remarquait plus qu'aucun autre. Il avait appris à le repérer au cours de son évolution. C'était le cri de l'impuissance. L'appel d'une créature faible. Des bébés minuscules, faibles, impuissants.

Là ! Il venait d'un trou qu'aucun autre animal n'aurait pu repérer dans la profonde obscurité de la nuit. Un trou creusé sous les racines d'un buisson épineux.

Quatre... non, cinq voix différentes. Étaient-ce les bébés putois ? Peut-être. Je ne pouvais pas en être certaine. Mais il faisait nuit et, pourtant, ils donnaient l'impression d'être seuls. C'était possible.

J'ai regardé autour de moi, en tordant mon cou de hibou. J'essayais de former une image de l'endroit. Les arbres. L'affleurement rocheux à cinq mètres. Je voulais pouvoir retrouver cet endroit plus tard.

Si j'étais encore là pour chercher quoi que ce soit.

Les plaintes des bébés putois me touchaient au plus profond de moi. Ils touchaient l'être humain Cassie. Mais pour le hibou, ce n'était que la perspective d'un repas.

Ça me faisait bizarre d'éprouver en même temps ces deux sentiments, la compassion humaine et la froide cruauté du prédateur. Bizarre.

< Ok, a dit Jake quelques secondes plus tard. Ici. >

Nous avons piqué vers le sol et nous nous sommes posés. Je me suis vite mise à démorphoser. Je ne voulais plus sentir ce prédateur dans mon esprit. Pas pour le moment.

Le monde s'est assombri quand mes yeux humains sont revenus. La forêt est un lieu plus obscur et plus calme, pour l'*Homo sapiens*.

J'ai regardé autour de moi. J'avais perdu les points de repère que j'avais essayé de prendre. Je ne pourrais jamais retrouver ces bébés putois dans le noir. Pas avec des yeux humains, en tout cas. Peut-être à la lumière du jour. Je pourrais revenir dans la matinée.

Si...

— Bon, a chuchoté Jake, nous devons nous rapprocher le plus possible de ce site, mais nous ne devons pas nous faire repérer en humains, pourtant nous ne pouvons pas morphoser en termites trop loin du bâtiment. Ils ne se déplacent pas franchement vite.

< J'ai une suggestion, prince Jake >, a dit Ax.

Ax s'est mis dans la tête que Jake était l'équivalent d'un prince andalite.

< Une diversion, a-t-il continué. Nous pourrions donner aux Yirks quelque chose à poursuivre. >

J'ai tout de suite compris à quoi il pensait.

— Un Andalite ? lui ai-je demandé.

< Les Yirks ne pourraient pas résister. >

— Ce petit jeu pourrait très mal se finir, a prévenu Marco.

— Non, Ax, a dit Jake. Nous avons besoin de toi à l'intérieur. Il y a peut-être des ordinateurs yirks dans ce bâtiment. Il faut que tu sois avec nous. Mais ce n'est pas une mauvaise idée, une diversion.

Jake m'a regardée.

— Y a-t-il un volontaire ? C'est sans doute moins risqué que de rentrer à l'intérieur.

Il m'offrait une porte de secours. Un moyen de me dérober à la transformation en termite. J'aurais dû dire oui. J'avais envie de dire oui.

Mais je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas choisir l'issue la

plus facile.

— D'accord, on va tirer à la courte paille. Tous sauf Ax. Lui, il entre, de toute façon.

Jake a arraché quatre brins d'herbe. Ils les a égalisés pour qu'ils fassent tous environ vingt centimètres de long. Puis il en a pris un et l'a raccourci encore un peu.

— La paille la plus courte joue à chat avec les Yirks.

Il a caché l'extrémité des brins d'herbe dans sa main.

— La prochaine fois, on joue à autre chose, a dit Marco en tirant un brin d'herbe. Aux dés, par exemple. Je n'aime pas les jeux où il est question de vie ou de mort.

À tour de rôle, nous avons tiré chacun un brin. Une longue tige. J'ai bien examiné celle que j'avais en main. Oui, elle était longue.

Jake avait l'air bouleversé : c'était lui qui tenait le brin le plus court.

Nous étions tous sous le choc. D'une certaine façon, il nous avait semblé évident à tous que Jake serait avec nous.

Marco a souri.

— Tôt ou tard, il fallait bien qu'on tente une mission sans toi, ô grand chef intrépide.

Marco pouvait plaisanter. Aucun de nous, pourtant, ne se sentait capable d'y aller sans Jake. Mais il était trop tard, maintenant, pour changer.

— Bon, a-t-il fait sur un ton brusque. Vous savez ce que vous avez à faire, les gars. Moi, je vais prendre l'animorphe de loup. Les Yirks doivent guetter les loups.

Il a commencé à s'éloigner. Puis il s'est arrêté et s'est retourné :

— Soyez prudents, d'accord ?

— Oui maman, a plaisanté Rachel. On va se débrouiller.

— Du moins on l'espère, ai-je marmonné.

Jake s'est éloigné et nous l'avons vite perdu de vue.

— Bon, il faut que nous soyons prêts quand Jake commencera à faire diversion, a repris Rachel. À la seconde où on entend du remue-ménage, on fonce vers le périmètre du site en restant juste derrière les arbres, on morphose et on croise les doigts pour trouver le chemin du bâtiment.

< Que savez-vous sur ces termites en lesquels nous allons morphoser ? > a voulu savoir Ax.

— Ils ressemblent à des fourmis, a répondu Marco.

— En fait, ils sont de la même famille que les cafards, ai-je précisé. J'ai regardé dans un des livres de maman. Leur société ressemble à celle des fourmis, mais ils sont plus proches des cafards. Ils mangent de la cellulose, la matière qu'il y a dans le bois. Les bactéries de leurs intestins digèrent le bois. Les termites ouvriers, ensuite euh... éliminent leurs déchets. Et les termites soldats les mangent, en quelque sorte. Je crois, d'après le termite que Tobias nous a apporté, que nous allons morphoser en termites soldats.

Les trois autres me dévisageaient d'un air dégoûté.

— Ben Ax voulait savoir, ai-je protesté.

Soudain, une lumière !

— Regardez ! ai-je chuchoté. Tout là-bas entre les arbres. Ça doit être à l'autre bout du site. Les projecteurs viennent de s'allumer.

Nous entendions maintenant les voix d'humains qui criaient. Puis le hurlement sauvage, provocateur, d'un loup.

— C'est bon, a ordonné Rachel. On fonce.

Nous sommes partis en courant vers le site. Nous courions pliés en deux, d'arbre en buisson. Et quand nous sommes arrivés un peu plus près, nous nous sommes laissés tomber à quatre pattes et nous avons continué en rampant.

J'entendais des cris et le sifflement sinistre des rayons Dracon.

— J'espère qu'il ne lui arrivera rien, ai-je murmuré, pensant que personne ne pouvait m'entendre.

Ax, pourtant, m'a répondu :

< Le prince Jake est très intelligent. Il ne lui arrivera rien. >

— Vous pensez qu'on est assez près, les gars ? a demandé Marco.

Nous nous étions davantage rapprochés que la veille. À un mètre à peine du bord de la clairière. Accroupis tous les quatre derrière un grand tronc d'arbre. Même Ax, ce qui, dans son corps d'Andalite, n'est pas commode.

Nous étions blottis les uns contre les autres, comme dans ces

réunions où les gens se serrent mutuellement dans leurs bras pour réapprendre à communiquer. Quand nous aurions morphosé, nous serions minuscules. Même un mètre entre nous, ça nous ferait l'effet d'un kilomètre.

— C'est le moment de se transformer en termite, a estimé Rachel qui avait passé un bras autour de mes épaules.

J'étais malade de peur. J'avais peur pour Jake. Peur pour mes amis. Peur de la chose même que j'étais sur le point de devenir.

— Je peux juste dire que ça craint un max ? ai-je bougonné.

— Amen, a ajouté Marco.

Nous étions coude à coude, et nos têtes se touchaient.

Alors, avec mes os qui cliquetaient et mes dents qui claquaient de peur, j'ai amorcé le processus qui allait dissoudre mes os, justement, et faire fondre mes dents.

Vers le bas, vers le bas, vers le bas...

Je tombais sans fin. C'était comme si j'avais sauté du haut de l'Empire State Building. Pourtant, j'avais beau tomber, je n'ai pas vraiment heurté le sol.

Je passais de l'état de fille d'un peu moins d'un mètre cinquante à celui d'insecte d'un demi-centimètre de long. Je devenais une chose qui aurait pu ramper à l'intérieur de ma propre oreille.

Déjà les autres, qui étaient tellement près de moi il y a un instant, me paraissaient très loin. Avec mes yeux encore essentiellement humains, je voyais le visage de Rachel qui perdait ses traits et devenait protubérant. J'ai vu les monstrueuses mandibules jaillir comme d'énormes défenses noires sur les côtés de sa bouche.

Puis mes yeux se sont obscurcis.

J'étais devenue aveugle.

Et c'était tant mieux.

CHAPITRE 12

Je n'y voyais plus, mais j'ai senti les antennes sortir de mon front.

Je n'y voyais plus, mais j'ai senti des pattes pousser sur les flancs de mon corps.

J'ai perçu, plutôt que vu, que ma tête était énorme par rapport au reste de mon squelette, que j'avais l'abdomen gonflé.

J'ai senti les énormes pinces qui avaient remplacé ma bouche. Je mourais d'envie de hurler, mais je n'avais plus de voix, ni de langue.

Je mesurais moins d'un demi-centimètre, la longueur de deux ou trois lettres sur cette page. Les grains de sable étaient gros comme des boules de bowling, pour moi. Avec mes antennes qui s'agitaient sans répit, j'ai senti un énorme tuyau, comme une grosse branche morte. Je l'avais sur la tête. Lentement, j'ai compris qu'il s'agissait d'une simple aiguille de pin.

J'attendais que l'esprit et les instincts du termite fassent soudain irruption dans mon esprit. Mais le cerveau du termite – si on peut l'appeler ainsi – ne disait rien. Il était parfaitement silencieux.

Mes sens ne m'apportaient presque aucune information. J'étais aveugle. Je sentais les vibrations des sons, mais confusément. L'« ouïe » du termite n'était pas aussi bonne que celle de son parent le cafard. Je le savais. J'avais déjà été un cafard.

Tout ce que j'avais, c'était un odorat. Du moins un sens ressemblant à l'odorat et provenant de mes antennes qui s'agitaient dans l'air.

< Tout le monde va bien ? > ai-je demandé d'une voix tremblotante.

Je voulais désespérément parler à quelqu'un. N'importe qui. J'avais besoin de savoir que les autres étaient en vie.

< Ouais, a répondu Rachel. Je crois que ça va. À part que j'y vois rien. >

< Les termites sont aveugles, sauf les reines et les rois >, ai-je dit, donnant sans doute l'impression d'être beaucoup plus calme que je ne l'étais en réalité.

< Ces créatures sont très étranges, a commenté Ax. Je ne sens aucun instinct. Comme si ce n'était qu'un corps, qu'une machine. >

< Oui, ben bougeons ces machines de là, est intervenu Marco. Tôt ou tard, les Yirks vont en avoir marre de poursuivre Jake dans la forêt. >

< Par où ? a demandé Rachel. Il y a comme un problème : nous sommes complètement aveugles. >

< Je... peut-être que je suis folle, mais j'ai comme l'impression... la sensation... que quelqu'un m'appelle. >

< Ouais, peut-être, a fait Marco. J'ai la même impression que toi Cassie. Comme s'il y avait quelqu'un qui criait de très loin. >

< On n'a qu'à suivre cet appel, quel qu'il soit, a proposé Rachel. C'est une solution comme une autre. >

Je suis partie vers la voix lointaine et vague. Je ne savais pas du tout si les autres avançaient dans la même direction. Je supposais qu'ils étaient tous à quelques centimètres de moi, mais je ne pouvais pas le vérifier. Les pattes du termite n'étaient ni très fortes ni très rapides. Moins rapides que celles des fourmis. Je sentais les rochers que j'escaladais. Des grains de sable, en réalité, j'imagine. En tout cas, ils me faisaient l'effet de rochers. Des cristaux hérissés, aux bords tranchants, qui me paraissaient gros comme une tête humaine.

Je me propulsais à l'aide de mes six pattes en essayant très fort de ne penser à rien d'autre qu'à avancer. « Continue, continue, me disais-je. Ne pense pas que tu es toute petite et sans défense. »

< Hé, je sens quelque chose, s'est soudain exclamée Rachel. C'est... je crois que c'est le bord du champ de force. >

À ce moment-là, j'ai atteint moi aussi le champ de force. Je l'ai perçu comme un picotement bourdonnant qui faisait vibrer

mon corps minuscule. Je sentais les rochers autour de moi qui vibraient, l'air lui-même qui tremblait.

< Au moins, nous allons dans la bonne direction >, a observé Marco.

Je me suis rapprochée du barrage invisible. Tout à coup, je me suis rendu compte que mes pattes s'agitaient mais que je n'avancais plus.

< Il va falloir creuser pour passer en dessous, a expliqué Ax. Ça doit s'arrêter à la première couche de terre. >

< Est-ce que quelqu'un sait comment on fait pour creuser avec ces corps minables ? > a demandé Rachel sur un ton cassant.

Je me suis aplatie au sol et j'ai essayé de me frayer un chemin entre deux grosses mottes de terre en gigotant. Ça n'a pas marché. Alors j'ai senti une de ces grosses branches mortes pas très loin de moi. Une aiguille de pin. Je me suis dirigée vers elle en trotinant. Elle était posée sur le sol, mais il y avait assez de place pour que je me glisse dessous.

< Hé ! me suis-je exclamée, soudainement excitée, cherchez une aiguille de pin ou quelque chose qui traverse la ligne. J'ai l'impression qu'il n'y a pas de champ de force juste en dessous. >

< Oui, a confirmé Ax. Il se peut qu'elle projette une ombre sur le champ de force. >

J'ai touché l'aiguille avec mes antennes et je me suis guidée le long d'elle. Je sentais les bords du champ de force qui me picotaient de chaque côté. Effectivement, l'aiguille de pin projetait une sorte d'ombre, à l'intérieur de laquelle je pouvais me faufiler.

< Je suis passée ! > ai-je crié.

Au même moment, je me suis aperçue que la voix distante et vague qui m'appelait était devenue beaucoup plus forte.

Il y a eu un moment bizarre où j'ai vraiment cru que c'était la voix de ma mère. Et j'ai voulu la rejoindre. J'ai remué mes six pattes et je me suis élancée entre des monticules de terre. Je savais où j'allais, maintenant. J'entendais la voix dans ma tête. J'entendais l'appel.

Le corps de termite semblait se mouvoir de lui-même à

présent. Comme si j'étais la passagère d'une voiture conduite par quelqu'un d'autre que moi.

< Tout le monde est passé ? > ai-je demandé.

< Oui >, m'a rassurée Rachel.

Sa voix m'a paru distraite. Comme si elle écoutait quelqu'un d'autre, qu'elle ne voulait pas que je l'interrompe. Ça tombait bien, parce que je n'avais pas vraiment envie de lui parler non plus.

J'ai rapidement couvert la distance qui me séparait du bâtiment. Je ne pouvais pas voir que c'était le bâtiment, vous comprenez. Je le savais, c'est tout. Et ce qui est terrible, c'est que je n'ai absolument pas pris le temps de me demander comment je le savais.

< Qu'est-ce que nous... >, a fait la voix de Marco.

Il n'a pas fini ce qu'il voulait dire. Je m'en fichais.

< Au fait... a commencé Rachel. Euh... >

L'ouverture était juste devant. Je savais qu'elle était là. Je savais que d'autres termites soldats garderaient l'entrée.

Je n'éprouvais aucune peur.

J'ai grimpé vers l'entrée du tunnel. Odeurs familières. Des odeurs que je connaissais. Chez moi. Chez moi. Mon foyer. Là d'où je venais, là où j'avais ma place.

J'ai senti les autres soldats avec mes antennes. Ils m'ont touchée du bout de leurs antennes, et j'en ai fait autant. Nous faisons tous partie de la colonie.

La colonie.

J'ai foncé le long du tunnel. Il montait à la verticale après un angle droit, mais cela ne me posait guère de problème. Je ne pesais pratiquement rien. Il y avait une ouvrière devant moi. Elle a éjecté une boulette de cellulose digérée. De la pâte de bois. Je l'ai vite engloutie.

À l'intérieur de la pâte de bois, il y avait des messages. Des hormones qui circulaient dans la colonie et qui contenaient des informations. Des ordres vagues. Des instructions floues mais cependant impérieuses.

J'étais maintenant prise dans un flot d'ouvrières qui se bousculaient pour obéir à la voix silencieuse dans leur tête. Certaines partaient creuser un nouveau tunnel à coups de

mandibules. D'autres se dirigeaient vers la chambre à œufs pour les retourner.

Et j'avais mes ordres, moi aussi.

Je fonçais à travers des tunnels tapissés de pâte de bois mastiquée et digérée. Des tunnels taillés dans les rondins de bois sec qui soutenait le bâtiment.

J'ai senti des tunnels latéraux qui s'ouvraient sur un côté, puis sur l'autre. Un tunnel au-dessus de moi. Un léger souffle d'air – léger mais frais – qui créait une minuscule brise.

Il n'y avait pas de lumière. Pas du tout. Mais ça n'avait pas d'importance, car j'étais aveugle. J'étais aveugle, mais je n'étais pas perdue.

« Mais qu'est-ce que je fais ? » a demandé une voix étrangère.

Je l'ai ignorée.

« Non ! » a crié la voix.

J'avais déjà entendue cette voix. Mais elle venait de très loin et s'exprimait dans une langue que je ne comprenais pas.

« Non ! Non ! Non ! Laissez-moi partir ! »

Je me suis sentie prise d'une espèce de nausée. Pourtant, j'ai continué de foncer le long du tunnel, tournant par ici, tournant par là. En avançant constamment vers un but. Il y avait une odeur très forte. De plus en plus forte.

Je me dirigeais vers elle. Il fallait que je la rejoigne.

« Non ! Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! »

Je descendais le long des tunnels noirs. Je traversais les flots d'ouvrières pressées d'aller travailler. J'allais vers le centre. Le noyau. Le cœur.

« Au secours ! Au secours ! » hurlait la voix.

La voix... ma voix.

La voix frêle, vacillante, de l'être humain nommé Cassie.

Moi.

Moi !

< Ahhhhhhhh ! >

Brusquement, j'étais de nouveau Cassie. Je connaissais mon nom. Je savais qui j'étais.

Mais cela n'avait plus d'importance. Le corps du termite avait échappé à mon contrôle. Une volonté plus forte que la

mienne le guidait.

Le termite a soudain débouché dans un grand espace dégagé. Un espace qui ne faisait pas plus de sept ou huit centimètres de diamètre, en réalité. Et qui, pourtant, me faisait l'effet d'un stade couvert.

Tout à coup, j'ai compris qui avait pris le contrôle du cerveau du termite. Je savais qui avait relégué mon esprit humain à l'arrière-plan.

Elle était immense. D'une taille qui défiait l'imagination. À une extrémité, j'ai perçu une tête et des pattes avant inutiles, qui s'agitaient dans l'air. De cette petite tête et de ce petit corps partait une poche monstrueuse et palpitante. Grosse comme un ballon dirigeable.

À l'autre extrémité, il y avait une double rangée d'œufs visqueux et collants, qui attendaient d'être emportés par les ouvrières.

La reine.

J'étais dans la chambre de la reine des termites.

CHAPITRE 13

La reine !

Je sentais son pouvoir. C'était son monde à elle. Tous ces termites étaient ses esclaves. Plus que des esclaves : ils n'avaient pas de volonté propre.

Je savais de nouveau qui j'étais. Mais je me sentais faible et pitoyable. J'étais incapable de contrôler le corps du termite que j'occupais. Ce corps lui appartenait à elle.

Elle avait des ordres pour moi : protéger les ouvrières qui portaient les œufs. Les ordres me parvenaient au travers d'odeurs et de sensations vagues, mais il était impossible de les refuser.

< Rachel, ai-je appelé. Marco. Ax. >

< Je... >

C'était la voix mentale de Rachel.

< Je... Je... Oh, non. Non ! Non ! >

< Rachel ! C'est la reine. Elle nous contrôle. >

< Je ne peux pas... mon corps... il ne... >

< Marco ! Marco, tu m'entends ? Marco ! >

< Elle me tient. Je ne peux pas dire non. Je ne peux pas m'arrêter ! > s'est-il écrié d'une voix angoissée.

Mon propre corps se déplaçait à toute vitesse sur ses six pattes. J'ai suivi deux ouvrières. Chacune portait un des œufs gluants et précieux. Je devais les protéger. Il pouvait y avoir des ennemis. Nous longions le flanc ridiculement long de la reine. Vers sa tête.

Les fourmis. C'étaient elles, l'ennemi. Elles venaient, parfois. Elles déferlaient dans les tunnels, à la recherche d'œufs qu'elles considéraient comme de la nourriture.

Il arrivait même qu'elles s'attaquent à la reine. Les soldats les repoussaient. Ils mouraient parfois en les repoussant.

< La reine ! a crié Rachel. C'est le seul moyen... tuer la reine ! >

Ce fut comme une décharge électrique dans mon cerveau ! Se débarrasser de la reine ! Oui. C'était le seul moyen. Ils ne s'attendraient pas à ça. Il n'y en aurait aucun pour m'arrêter !

Mais mon corps ne m'appartenait pas. Je n'y arriverais jamais...

Les deux ouvrières avançaient devant moi. Je sentais leur arrière-train avec mes antennes. Et je savais que la tête de la reine était sur ma droite. À un centimètre à peine. Même moins.

La tête de la reine... des antennes... des yeux... comme une fourmi !

Une seule chance... me concentrer... me concentrer... il fallait que je trompe l'esprit du termite. J'avais besoin de toute mon énergie.

Si j'échouais, je passerais le restant de ma vie en esclave de la reine des termites.

« Maintenant ! Vas-y maintenant ! »

J'ai brusquement obliqué sur la droite. C'était comme d'avancer dans de la mélasse. La reine m'avait ordonné de suivre les ouvrières, et je désobéissais.

« Fourmi ! Fourmi ! » Je criais ce mot dans ma tête. « Fourmi ! Tuer ! Tuer ! Tuer la fourmi ! »

J'ai escaladé une demi-douzaine de termites qui étaient là pour s'occuper de la reine.

J'ai senti ma volonté faiblir. Je ne pouvais pas éliminer la reine. Il fallait que je tue une fourmi. C'était cela, mon but : empêcher les fourmis d'approcher la reine.

J'ai trottiné vers la tête de la reine. J'ai senti mes antennes l'effleurer. J'ai ouvert mes énormes mandibules broyeuses...

Les termites se sont mis à courir comme des fous. Ils tournoyaient en désordre, incontrôlés et perdus. Pendant un moment, j'en ai fait autant. La reine n'était plus. Je crois que d'une certaine façon, je voulais oublier qui j'étais. Ce que j'avais fait. Je voulais devenir un des termites perdus et paniqués.

< Nous sommes libres ! Nous sommes sortis ! Cassie, où es-tu ? Sors de là ! >

J'ai entendu une voix lointaine. Qui était-ce ? Ax ? Marco ?

Rachel ?

< Démorphosez ! > ai-je crié avec ma dernière parcelle de volonté.

< Non ! Cassie, non ! a hurlé une voix dans ma tête. Tu es à l'intérieur d'un morceau de bois ! >

< Démorphosez ! > ai-je hurlé de nouveau.

Humaine. Je voulais redevenir humaine. Laissez-moi redevenir humaine ! Laissez-moi sortir de cet endroit. Sortir de ce corps.

J'ai commencé à grossir. Les murs se sont plaqués contre moi. Je remplissais le tunnel. Je ne pouvais plus grossir davantage !

Coincée ! Une douleur vive. Rien que de la douleur ! J'étais un énorme termite enflé. Plus volumineux que n'importe quelle reine. Gigantesque.

Je ne pouvais plus grossir davantage. Et je ne pouvais pas m'arrêter. J'essayais de redevenir humaine, de faire tenir un corps humain dans un espace pas plus grand que l'intérieur d'une noix.

Alors... une explosion !

Les murs ont volé en éclats ! J'ai senti une bouffée d'air frais sur mon épaisse peau de termite. Ma tête était dégagée et elle grossissait. Mais mon corps était toujours prisonnier du bois. Il était comprimé et me faisait horriblement mal.

J'avais des yeux maintenant. Ils voyaient, mais flou. J'étais toujours minuscule et, au-dessus de moi, une lame immense de la taille d'un grand avion, s'est abattue. Le bois s'est fendu, et mon corps s'est retrouvé libre. Je grossissais, grossissais. Bras... jambes... ma tête à moi.

J'étais à genoux sur un plancher. Marco et Rachel debout près de moi. Ax s'était servi de sa queue pour fendre le bois. Ils s'étaient tous libérés de la colonie et ils avaient démorphosé.

Il faisait sombre dans la pièce, mais il y avait des voyants lumineux rouges et verts. Et il y avait un ordinateur avec un économiseur d'écran, de jolis triangles qui flottaient, disparaissaient et se reformaient.

— Ça va ? m'a demandé Rachel, qui s'est penchée et m'a mis la main sur l'épaule.

Je l'ai serrée contre moi. Et puis, tout aussi brusquement, je l'ai repoussée.

— Lâche-moi ! Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! Ne me touche pas !

En un éclair, Rachel a plaqué sa main sur ma bouche. Marco m'a attrapée par les chevilles et les a bloquées.

— Cassie ! a chuchoté Rachel. Tais-toi. On est dans le bâtiment des Yirks. On est dans une pièce vide, mais on entend des gens derrière le mur !

Au stade où j'en étais, ça n'avait plus aucune importance. Je me débattais comme une folle et j'avais envie de hurler.

— Ax, a murmuré Marco d'une voix pressante, je ne sais pas ce que tu peux faire avec cet ordinateur, mais fais-le vite !

Rachel et Marco me maintenaient plaquée au sol. Et peu à peu... très lentement... mes muscles noués se sont détendus. J'ai cessé de lutter.

— Tu te sens bien, maintenant ? a demandé Rachel.

Bien ? Je ne me sentirais plus jamais bien. Mais j'ai quand même hoché la tête. Rachel a retiré sa main.

— C'est fini, Cassie, a dit Marco. Tu nous a sauvés. C'est fini. Et nous avons d'autres problèmes, maintenant.

— Ça va, les ai-je rassurés. Ça va bien.

Mais j'avais la chair de poule. Des souvenirs terribles, horrifiants, affluaient à mon esprit.

< J'ai accès, a commencé Ax. J'ai accès. Euh... Marco ou Rachel, j'ai besoin d'un humain pour m'aider à comprendre ce que je vois là. >

Marco s'est relevé. Rachel est restée avec moi. Elle s'est mise à me caresser les cheveux, comme maman l'aurait fait si j'avais eu un cauchemar.

Il est difficile d'imaginer Rachel en mère. Il n'empêche qu'elle a fait ce qu'il fallait.

J'entendais des bruits dans la pièce d'à côté. Des voix humaines. Et des Hork-Bajirs, s'exprimant dans ce curieux langage, mélange de leur langue maternelle et d'expressions humaines apprises pour leur mission sur terre.

— Un genre de commission, a déclaré Marco d'un ton pensif en regardant l'écran. Trois membres. Ils votent sur tout ce qui

concerne la forêt. C'est eux qui décident si on peut abattre des arbres ou pas.

< Bûcheries Dapsen. C'est comme ça que les Yirks appellent leur compagnie d'exploitation forestière. Très drôle. >

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle, Ax ? a demandé Marco.

< *Dapsen*. C'est un mot yirk qui signifie... enfin. Peu importe ce qu'il signifie. Ce n'est pas poli. >

— Regarde ce document, a murmuré Marco. « Permission préalable à l'étude de faisabilité de... » Hé ! Les Yirks n'ont pas encore l'autorisation définitive pour commencer l'exploitation. Il y a cette commission qui doit trancher. Trois membres. L'un a déjà dit oui. Sans doute un Contrôleur. L'autre a voté non, catégoriquement. Il reste un vote. Un homme qui s'appelle Farrand. Horreur !

— Quoi, horreur ? s'est étonnée Rachel.

— Horreur, a répété Marco, je lis qu'il va venir inspecter les lieux. À la fin de la semaine. Ensuite il votera. Si ce type vote oui, tout s'arrange pour les Yirks, et nous on est mal.

— Il votera oui, a affirmé Rachel d'un ton lugubre.

< Je le crains, a approuvé Ax. Les Yirks vont le transformer en Contrôleur. >

— Pas si on les en empêche, a objecté Marco.

— Une chose à la fois. Pour l'instant, nous devons sortir d'ici, a dit Rachel. Et nous ne repartons pas comme nous sommes venus.

Personne n'a contesté cela.

< Je fais une petite modification dans le programme pour pouvoir accéder à cet ordinateur à partir de celui de Marco, a prévenu Ax. Et je peux désactiver temporairement les systèmes de sécurité à partir de celui-ci. Mais il y a encore des gardes dehors et des Hork-Bajirs dans la pièce d'à côté. >

— Oui, il faut que nous soyons rapides, a reconnu Rachel. Cassie, est-ce que tu peux morphoser ? Est-ce que tu peux morphoser en loup ? Je resterai juste derrière toi.

Pouvais-je morphoser ? Rien que d'y penser, ça me rendait malade. Mais malgré la peur qui me faisait trembler, je savais qu'il valait mieux n'importe quoi plutôt que de redescendre dans cette colonie de termites.

Cinq minutes plus tard, Ax a coupé les systèmes de sécurité, et nous sommes sortis en courant du bâtiment.

Je crois que les Yirks comptaient trop sur ce système ultrasophistiqué. Il n'y a même pas eu un garde pour donner l'alarme. Par un simple et stupide hasard, nous avons croisé deux Contrôleurs en patrouille.

Aucun d'eux n'a crié. Aucun d'eux n'a tiré. Nous nous sommes enfoncés dans la forêt, où Jake nous a rejoints.

Personne n'a dit grand-chose sur le chemin du retour.

CHAPITRE 14

Mes parents me croyaient chez Rachel. Sa mère pensait qu'elle dormait chez moi. Mais il était plus facile d'entrer discrètement chez moi que chez elle, et c'est donc chez moi que nous sommes allées.

Le jour était sur le point de se lever quand nous avons fini de démorphoser. Nous avons traversé sans bruit le salon obscur et nous sommes montées dans ma chambre en essayant de ne pas faire grincer les marches.

J'ai prêté une grande chemise à Rachel. Elle a attrapé une couverture et un oreiller, et elle s'est tout simplement laissée tomber par terre, à côté de mon lit. Je crois qu'elle s'était endormie avant de toucher le sol.

Je me suis glissée dans mes draps. Mon lit, mon lit à moi. Les draps étaient frais. L'édredon, c'était le mien. J'étais à ma place, ici. C'était chez moi.

Pourtant rien ne me semblait familier. Les ombres projetées sur les murs par la lumière diffuse des étoiles... La forme des chemises et des salopettes pendues à de grosses patères... Le dos de livres que j'avais lus, ici même, dans cette pièce... rien de tout cela ne me paraissait réel.

J'ai fermé les yeux, puis je les ai vite rouverts.

Comment était-ce possible ? Comment pouvais-je me rappeler à quoi ressemblait cet endroit et à quoi ressemblait la reine alors qu'à ce moment-là je n'avais pas d'yeux ? Et pourtant, je me souvenais de tout. Je voyais la chambre creusée dans le bois pourri par des centaines d'ouvrières. Et je voyais l'énorme reine.

Je sentais mes pinces.

Je ne l'avais pas seulement tuée, elle. J'avais détruit la colonie tout entière. Je l'avais fait pour nous sauver, mes amis et

moi. J'avais envie de vomir. Mais cela m'aurait obligée à sortir de mon lit pour courir à la salle de bains. Et j'avais l'impression de ne plus jamais vouloir bouger de ce lit.

J'adore les animaux. J'ai toujours grandi parmi eux. J'adore la nature. Mais que savais-je vraiment d'elle ?

J'ai été plus d'animaux que beaucoup de gens n'en ont vu tout au long de leur vie. J'ai volé avec des ailes de balbuzard. J'ai parcouru l'océan dans le corps d'un dauphin. J'ai regardé le monde la nuit à travers les yeux d'un hibou, et j'ai humé le vent avec les sens aiguisés d'un loup. J'ai volé sur le dos et tête en bas dans le corps d'une mouche. Quelquefois, je vais dans les champs les plus éloignés, la nuit, je morphose en cheval et je galope dans l'herbe.

Et toutes les créatures, tous les animaux que j'ai été, sont soit tueurs, soit tués.

Dans un million de batailles à travers le monde, sur chaque continent, sur chaque centimètre carré de terre, on tue. Depuis les grands fauves d'Afrique qui attaquent de sang-froid les jeunes gazelles sans défense, jusqu'aux guerres terribles qui se déroulent dans les fourmilières et les colonies de termites.

La nature tout entière était en guerre.

Et, au sommet de toute cette chaîne de destruction, les humains s'entretuaient et tuaient d'autres espèces, et c'étaient ces mêmes gens que les Yirks asservissaient et supprimaient.

La nature dans toute sa splendeur. D'adorables animaux tout câlins qui en massacraient d'autres pour vivre. La couleur de la nature n'était pas le vert. C'était le rouge. Rouge sang.

Je me suis rendu compte que des larmes me coulaient sur les joues et trempaient mon oreiller. J'aurais bien pleuré tout haut, mais je ne voulais pas que Rachel se réveille. J'aurais bien hurlé, seulement mes parents seraient accourus aussitôt. Et qu'aurais-je pu leur dire ? Des mensonges. Encore des mensonges. Car dans le monde qui était maintenant le mien, moi aussi, j'étais une proie. La proie des Yirks.

J'avais peur. Je me sentais seule. Je ne savais pas ce qui allait m'arriver.

Et puis j'ai pensé aux bébés putois perdus. Des animaux bien peu attachants, pour la plupart des gens. Mais ils avaient peur et

ils étaient seuls, eux aussi. S'ils étaient encore en vie.

CHAPITRE 15

Je crois que j'ai dû finir par m'endormir, car j'ai rêvé. Ce n'était pas un cauchemar, pourtant. Ça ne concernait même pas les termites.

J'étais une mère. Dans mon rêve, j'étais une mère qui cherchait ses petits. J'étais blessée et je souffrais, mais je cherchais quand même partout.

Je les retrouvais enfin. Et dans mon rêve, ils se pelotonnaient contre moi.

Lorsque je me suis réveillée, le rêve s'est vite dissipé. Mais il m'a laissé une sensation de paix.

Le soleil était haut dans le ciel. Il était tard. Dix heures et quart du matin. Rachel s'était déjà douchée et habillée.

— Je n'arrive pas à croire que tu as si bien dormi, a-t-elle grogné. J'ai fait un cauchemar franchement horrible. Écoute, il faut que je rentre chez moi. Ça va aller ?

— Bien sûr, lui ai-je répondu tout en frottant mes yeux pleins de sommeil. Je veux dire... tu sais, la nuit dernière et tout ça... ce n'est pas que j'ai fait une crise de nerfs, c'est juste, tu sais, ça m'a choquée.

— Tu m'étonnes ! Mais quand tu y réfléchis, ce n'est vraiment pas grand-chose, Cassie. Les termites passent leur temps à se faire tuer. Ce n'étaient que des termites. Des insectes.

— Ouais.

Elle est partie. Je ne sais pas si elle devait juste rentrer chez elle, ou si je la mettais mal à l'aise. D'habitude, Rachel n'est pas quelqu'un qui aime les démonstrations d'affection. Ça avait dû lui coûter de s'occuper de moi comme d'un bébé.

Maman était partie travailler. Papa était sans doute allé quelque part, car sa camionnette n'était plus là. Je me suis fait

griller du pain et j'ai bu du jus d'orange. Puis j'ai mangé un reste de pizza végétarienne.

Je me sentais bizarre et agitée. Comme en équilibre au bord de quelque chose. Comme si mon existence avait perdu sa stabilité depuis la veille.

— Rachel a raison, ai-je dit tout haut, rien que pour entendre une voix. Ce sont des insectes. Des termites. Et en plus, je m'en suis bien tirée, en définitive.

Je suis sortie pour sentir le soleil sur ma peau. Ma peau d'humain.

Sans vraiment réfléchir, je suis allée dans la grange, je me suis dirigée vers le réfrigérateur où nous gardons de la nourriture périssable pour les animaux. J'ai sorti une sauterelle congelée et je l'ai mise dans ma poche. Puis je me suis dirigée vers la lisière de la forêt.

< Hé, Cassie, a résonné une voix dans ma tête au moment où j'entrais dans la forêt en faisant craquer les feuilles mortes. Quoi de neuf ? >

J'ai levé les yeux et j'ai vu Tobias qui passait en rase-mottes. Il s'est élevé dans le ciel, a viré brusquement et s'est posé sur une branche. Ses serres tranchantes se sont plantées dans l'écorce tendre.

— Pas grand-chose.

< J'ai entendu dire que ça avait été dur, hier. >

— Ah oui ? Avec qui tu as parlé ?

< Avec Ax, pourquoi ? Il a vraiment été secoué. >

Je me suis arrêtée de marcher. Il y avait quelque chose dans la façon dont il disait « vraiment été secoué ».

— Tobias, avec qui d'autre as-tu parlé ?

< Ben... avec Marco, peut-être. >

— Et Marco t'a dit que j'avais perdu les pédales, hein ?

< En fait, l'expression qu'il a utilisée, c'est « pété les plombs ». Et aussi « déliré » et « complètement ouf ». Mais il l'a dit vraiment gentiment. >

J'ai ri jaune.

— Ben oui, j' imagine que j'ai un peu pété les plombs.

< Bienvenue au club. Aucun de nous ne sortira de tout ça complètement normal. Tu le sais. Il y a trop de peur. >

— Oui, ben j'en ai ras le bol. J'ai dû tuer la reine des termites. Je sais, ce n'était qu'un insecte. Mais bon, qui suis-je pour décider qu'on peut tuer un animal et pas un autre ? Moi qui suis, comme dirait Marco, la grande prêtresse de mère Nature, des animaux et des arbres, dès que les choses deviennent sérieuses, j'agis exactement comme...

< Exactement comme moi ? > a demandé Tobias.

— Exactement comme n'importe quel prédateur, ai-je dit maladroitement.

< Tu as des remords parce que tu as dû tuer la reine pour survivre. >

— Je n'avais rien à faire là. C'était leur monde à eux, pas le mien. Ces petits tunnels dans un bout de bois pourri, c'est leur univers tout entier. Je l'ai envahi. Et quand je les ai trouvés gênants, je les ai détruits. Ça ne te rappelle personne ?

< Écoute, tu n'es pas un Yirk, et les termites ne sont pas des êtres humains. Il n'y a aucune comparaison. >

Je n'ai pas voulu discuter plus longtemps.

— Écoute, il faut que je morphose. Il y a un truc que je dois faire.

< Quoi ? >

J'ai soupiré.

— C'est un truc idiot, d'accord ? Nous avons une maman putois blessée, à la clinique. Elle a une portée de petits qui vont mourir. Je crois savoir où ils sont, à peu près, mais je ne peux pas y aller en humain, à pied.

Tobias est resté un moment sans rien dire.

< Des bébés putois ? Pas loin du site d'exploitation forestière des Yirks ? >

— Oui.

< Je peux te montrer où ils sont. >

Pendant un instant, j'ai refusé de comprendre ce qu'il venait de me dire. Je ne voulais pas me demander pourquoi Tobias... pourquoi un faucon à queue rousse saurait exactement où se trouvait une portée de bébés putois.

J'ai respiré profondément à plusieurs reprises, puis je lui ai demandé, en m'efforçant de garder mon calme :

< Est-ce qu'ils sont toujours vivants ?

< Il y en a quatre qui sont encore vivants. >

J'ai ressenti une émotion que j'éprouve assez rarement. Je l'ai sentie qui bouillonnait en moi. J'ai lancé un regard furieux à Tobias. À ses serres tranchantes. À la courbe cruelle de son bec.

Je n'avais pas de mal à voir mentalement la scène. La façon dont il avait dû piquer du ciel, darder ses griffes, cueillir le petit sans défense du sol, et...

J'en tremblais. J'ai croisé les mains, rien que pour les empêcher de trembler.

— Je vais sauver ceux qui restent, ai-je dit d'une voix que je ne me connaissais pas.

< Je vais t'aider >, a répondu Tobias.

CHAPITRE 16

Je me suis servie de mon animorphe de balbuzard pour suivre Tobias, qui m'a conduite directement à l'endroit que j'avais repéré la nuit précédente. Je tenais la sauterelle congelée entre mes serres. Je n'ai posé aucune question à Tobias, et lui ne m'a rien dit.

Il m'a indiqué l'entrée presque invisible du terrier des putois. Puis il est reparti rapidement. Je savais qu'il allait trouver Jake et lui raconter ce que je faisais. Et je savais aussi que je l'avais blessé en le traitant avec une telle froideur.

Mais, pour vous dire la vérité, à ce moment-là, je m'en fichais. Tout ce que je voulais, c'était trouver ces bébés putois. Je ne sais pas pourquoi, mais dans ma tête, ils étaient devenus très importants.

Une fois Tobias parti, j'ai commencé une nouvelle animorphe.

Elle n'était pas difficile. J'ai conservé des yeux, des oreilles et une bouche pendant toute la transformation. Rien à voir avec une animorphe d'insecte.

Il y eut d'abord la sensation maintenant familière du rétrécissement. Puis la surprise d'avoir une queue énorme et touffue qui pousse à la base de la colonne vertébrale. J'avais déjà morphosé en écureuil, cela étant, et ça s'en rapprochait beaucoup.

La fourrure, en revanche, constituait une expérience nouvelle. Oh, j'avais déjà eu de la fourrure, mais jamais aussi longue, aussi somptueuse, aussi remarquable. Celle-ci était comme un vrai manteau. Noir jais avec une superbe bande blanche qui me courait le long du dos et jusqu'au bout de la queue.

Les sens du putois n'avaient rien d'extraordinaire. L'ouïe

était peut-être un peu meilleure que chez les humains. L'odorat était bon. La vue moins puissante.

Et le corps du putois n'était ni agile ni fort. Quand j'ai voulu marcher, j'ai eu l'impression de me dandiner et de traîner les pattes. Et quand j'ai essayé de courir, je n'ai fait que me dandiner davantage.

Mes pattes avant pouvaient attraper et tenir, mais elles étaient nettement moins habiles que mes propres mains humaines.

C'étaient l'esprit et les instincts du putois qui me paraissaient les plus étranges. Je me suis déjà trouvée dans des cerveaux entièrement dominés par la peur, ou par la faim, surexcités, comme s'ils fonctionnaient à l'adrénaline.

Mais cet esprit, cet instinct-ci était tellement... doux. Tellement tranquille. Ce n'était pas l'arrogance et l'assurance des fauves, juste une absence de peur.

J'étais un animal de la taille d'un chat domestique. Pas de crocs pointus ni de griffes. Et pourtant, personne dans la forêt ne venait m'embêter. J'éprouvais la légèreté de la tranquillité absolue.

J'ai entendu les couinements des bébés putois dans le terrier.

Je me suis dandinée jusqu'à l'entrée et j'ai pointé le museau à l'intérieur. Il y faisait sombre, mais j'ai pu en distinguer quatre. Quatre petites choses minuscules et sans défense. Plus vraiment des nouveau-nés, mais encore incapables de se défendre ou de chasser comme des adultes.

Je sais qu'il y a des gens qui pensent que les animaux n'ont pas d'émotions. Pourtant ces petits étaient contents de me voir. Et quelque chose, dans mon esprit de putois, était soulagé et heureux de les retrouver.

J'ai récupéré la sauterelle, maintenant complètement dégelée. Puis j'ai rampé à l'intérieur de ce petit trou dans la terre. Je me suis roulée en boule, et les petits se sont blottis contre moi. Je leur ai donné la sauterelle à manger.

Je savais que je n'avais que deux heures d'animorphe. Mais j'avais beau m'être levée seulement quelques heures plus tôt, j'ai soudain eu sommeil. Ils avaient mangé leur repas. Ces petits

n'allaient pas mourir de faim. Et moi, j'avais sommeil et je me sentais très, très paisible.

Même dans mon sommeil, je comprenais ce qui m'arrivait. Vous voyez, j'ai toujours aimé les animaux. Toujours. Mais maintenant, je crois que je commençais à ne plus les aimer.

La nature n'était pas toute mignonne et câline. Les forts mangeaient les faibles. Les faibles mangeaient les encore plus faibles. C'est ce que les Yirks faisaient : ils essayaient de prendre pour proie le prédateur suprême, l'*Homo sapiens*.

Bloum !

— Hé ! Hé ! Cassie, tu es là ?

Je me suis réveillée. Où étais-je ? Il faisait sombre. Étais-je dans ma chambre ? Étais-je... oh, non... dans la colonie des termites ?

Les quatre bébés putois dormaient, pelotonnés contre moi. J'étais dans le terrier des putois.

< Quoi ? Que se passe-t-il ? >

— C'est moi, Jake. Cassie, sors de là. Tout de suite ! Ça fait presque deux heures que tu as morphosé !

Ça m'a soudainement tirée de ma torpeur. Je suis sortie précipitamment du terrier et j'ai immédiatement commencé à démorphoser.

Jake était là avec Marco. Tobias était perché dans un arbre.

J'avais déjà vu Jake en colère. Jamais à ce point.

— Non mais tu t'imagines ce que tu faisais ? a-t-il hurlé sans même attendre que je redevienne humaine. À dix minutes, tu passais le restant de ta vie en putois !

< Je me suis endormie >, ai-je dit.

Ma bouche ne s'était pas encore formée.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu es folle ou quoi ?

Je n'avais jamais remarqué que Jake avait une veine sur le front qui devenait saillante quand il était furieux.

— Écoute, je suis désolée, ai-je marmonné en finissant de démorphoser.

Il n'était pas près de me pardonner, et il a continué :

— Ce n'est pas pour faire ça que nous avons cette faculté. Nous n'essayons pas de sauver tous les putois perdus de la planète. Nous sommes une armée. Une petite armée, faible,

pathétique, en sous-effectif total. Nous avons très exactement six membres. Il y a déjà Tobias qui est prisonnier d'une animorphe. Mais il s'est fait coincer en combattant les Yirks. Je n'arrive pas à croire que tu as failli te faire avoir pour une bande de putois !

Marco s'est avancé d'un pas et il a mis la main sur l'épaule de Jake, en le tirant un peu en arrière.

— Écoute, Jake, c'est bon. Elle va bien.

— Grâce à Tobias, a-t-il répliqué brusquement. Pas grâce à elle.

Je ne savais pas quoi dire. J'étais sous le choc. Et pour être honnête, j'étais assez horrifiée de ce que j'avais failli faire.

— Marco, Tobias. Allez faire un tour, d'accord ? a proposé Jake.

Il s'est tourné vers moi, approchant son visage à quelques centimètres à peine du mien.

— Je sais que tu as vécu une expérience particulièrement dure la nuit dernière. Je connais ça. Je les ai faits, les cauchemars. Je sais ce qui se passe dans ta tête en ce moment.

— Je vais bien, ai-je marmonné.

— Tais-toi et écoute-moi.

La colère avait disparu de sa voix.

— Tu comptes beaucoup pour moi, Cassie. Pour nous tous. Et nous avons tous besoin de toi.

— Pour gagner ? Vous avez besoin de moi pour d'autres batailles ? Et si je n'ai plus envie de me battre ? Et si j'en ai marre ? J'en ai fait assez.

— Tu en as fait bien plus qu'assez. Cent fois plus qu'assez. Mais les Yirks sont toujours là.

J'ai haussé les épaules.

— Le fort mange le faible. C'est la nature. Les humains gagnent toujours, les autres animaux perdent toujours. Peut-être que c'est notre tour de perdre.

Jake a hoché la tête.

— Il ne s'agit pas d'une race quelconque, mais de gens que nous connaissons. De gens que nous voyons tous les jours. Mon frère, Tom, est l'un d'eux. Pourquoi tu ne vas pas dire à Tom que c'est normal, s'il est devenu l'esclave des Yirks, parce que

c'est à notre tour de perdre ?

Là-dessus, il s'est éloigné.

— Jake ?

Il s'est arrêté.

— Jake ? Euh... papa dit que la maman putois sera en état d'être ramenée ici dans deux jours environ.

Il a mis les mains sur les hanches et m'a regardée d'un œil noir.

— Tu ne peux pas rester morphosée aussi longtemps, et tu le sais.

— Je sais. Mais je dois veiller à ce qu'aucun prédateur ne vienne. Je dois leur apporter à manger. Et je dois morphoser au moins une partie du temps pour qu'ils puissent sentir la présence de leur mère ici dans la nature. Écoute... je sais que ça te paraît stupide, à toi, à Marco et sans doute à tout le monde. Mais il faut que je le fasse.

< Je les surveillerai >, a proposé Tobias.

J'avais oublié à quel point les faucons ont l'ouïe fine.

— Tobias montera la garde. On trouvera un moyen de s'arranger, a repris Jake. On sauvera ces sales putois. Après tout, c'est pas comme si on avait autre chose à faire. On a juste à sauver le monde.

— Merci, Jake. Et... excuse-moi. Je ne voulais pas te faire peur. Ça va aller, maintenant, je crois.

Il a souri lentement, comme lui seul le fait.

— Moi aussi, ça va aller, Cassie. Tant que je te sens près de moi.

Un peu plus loin sur notre gauche, j'ai entendu Marco roter bruyamment. Ça m'a fait rire. Je devais aller mieux pour arriver à rire.

CHAPITRE 17

Nous étions toujours le même jour, dimanche, mais dans la soirée. Nous étions tous réunis devant le terrier des putois.

— Ouais, ben c'est plus qu'un peu dingue, a estimé Marco. On va élever des petits putois puants ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de tellement dingue à faire ça, a rétorqué sèchement Rachel.

Sacrée Rachel. Elle aussi, elle trouvait cela ridicule. Seulement c'est ma meilleure amie, et elle me soutient toujours.

— Ce sont des putois, a repris Marco qui a regardé tour à tour Rachel, Jake et Ax comme s'il était le seul sain d'esprit dans un asile d'aliénés.

— Ils sont mignons, a dit Rachel en le fusillant du regard, mais avec l'air de quelqu'un qui n'employait jamais le mot « mignon ».

— Ah, je vois. Mignons. Ça explique tout.

Jake est intervenu à ce moment-là :

— Cassie ne peut pas les emmener à la clinique parce qu'ils risqueraient de ne pas pouvoir se réhabituer à la vie sauvage. Ils sont jeunes, ils seraient perturbés. Donc on va s'occuper de... de ces putois... jusqu'à ce que maman putois revienne de l'hôpital.

< Les putois sont-ils des animaux sacrés pour les humains ? > a demandé Ax.

— Tous les animaux sont sacrés pour Cassie, a ricané Marco.
3615 Nos amies les bêtes, c'est elle.

< Mais vous mangez certains animaux, a fait remarquer Ax. Les vaches, les cochons, les moutons, les chiens. >

— On ne mange pas les chiens ! me suis-je écriée.

< Dans certains pays, on les mange. Je l'ai lu dans le *Quid*. >

Nous avons donné un *Quid* à Ax pour l'aider à connaître la Terre. Depuis, il était devenu l'expert de l'info inutile. Il pouvait

vous indiquer le revenu par habitant de la Tanzanie ou le record de saut en longueur aux jeux Olympiques de 1920.

— Oui, ben dans notre pays, on ne mange pas les chiens, lui a expliqué Rachel.

< Est-ce que vous mangez les chats ? >

— Euh... Excusez-moi ? a interrompu Jake.

Il se frottait l'arête du nez, visiblement en proie à un mal de crâne naissant. Je comprenais pourquoi.

— Écoutez, voilà le problème. Nous sommes à environ trois cents mètres du site d'exploitation forestière des Yirks. Ils ont des détecteurs, et ils ont des gardes. Tobias les surveille d'en haut, donc pour le moment nous ne craignons rien. Mais nous ne pouvons pas commettre d'imprudence. Cassie, explique-leur ce qu'on veut faire.

— Bon. Demain et après-demain, pendant que nous serons à l'école, Ax et Tobias surveilleront le terrier. Ax morphosera en maman putois de temps en temps ; Tobias patrouillera d'en haut. Je lui apporterai de la nourriture surgelée pour qu'il n'ait pas besoin de chasser pendant ce temps.

— Ah, les bons petits plats de la cuisine Souris-Minceur, a plaisanté Marco.

< Je t'entends >, a prévenu Tobias, quelque part dans la cime des arbres.

— Je sais, a répondu Marco avec un sourire satisfait.

— Ensuite, après l'école et pendant toute la nuit, nous autres, on se relaiera. Je morphoserai régulièrement en putois, mais pendant mes pauses, on aura besoin de Jake, de Rachel et de Marco pour aider à monter la garde.

Marco a levé la main.

— Oui, Marco ?

— Est-ce qu'on va avoir des tee-shirts et des autocollants « Sauvez les putois » ?

— Personne n'est obligé de le faire. Écoutez... je sais que ça paraît stupide.

— Ah naan... c'est pas stupide, a fait Marco. Voyons voir, je suis en retard dans mes devoirs. Papa pense que je fais partie d'une bande parce que je ne suis jamais là. Je ne dors pas beaucoup parce que, chaque fois que j'essaie, je redeviens tout

d'un coup un termite et je me réveille en hurlant. Je n'ai jamais le temps de traîner devant la télé. Et, pendant mon temps libre, il faut que j'aide à trouver comment nous allons empêcher les Yirks de transformer un certain Farrand en Contrôleur et les empêcher ainsi de raser la forêt pour débusquer l'homme-oiseau et l'unique Andalite lecteur du *Quid* de l'univers. Je veux dire, je savais que les années de collège allaient être dures, mais là ça fait un peu beaucoup.

Jake a adressé à Marco un long regard sceptique, puis il lui a dit :

— En somme, tu seras ravi de nous aider.

Pour une fois, c'était Jake qui faisait rire tout le monde. Y compris Marco qui a haussé les épaules.

— Vous savez, c'est plutôt un soulagement de découvrir que Cassie est folle. On savait déjà que Rachel est dingue. On savait que je suis fou. Ça faisait bizarre que Cassie soit la seule saine d'esprit. Bienvenue chez les dingues, Cassie. Sauvez les putois ! Embrassez les arbres ! Le droit de vote pour les chiens !

Tous les autres ont ri. J'ai ri un petit peu, moi aussi. Marco se moquait toujours de moi parce que j'étais écologiste. D'habitude ça passait car je savais en quoi je croyais. Mais cette fois-ci, son humour m'a blessée un tout petit peu plus.

Je ne sauvais pas les baleines, ni le panda ni la chouette tachetée. Je sauvais une famille de putois.

Il y en avait plein dans le monde. Ce n'était pas franchement une espèce menacée. Tout ça à cause de la reine des termites. Un insecte. J'avais tué un insecte et, allez comprendre pourquoi, mes convictions les plus intimes en avaient été ébranlées.

Marco avait peut-être raison. J'étais peut-être folle.

CHAPITRE 18

Nous avons passé les deux jours suivants à protéger et à nourrir quatre bébés putois. Et si incroyable que cela paraisse, ça a marché.

Je me fais peut-être des illusions, mais je crois que les autres ont fini par y prendre plaisir. C'est Marco, bien sûr, qui a décidé, après son premier tour de garde, que les bébés putois avaient besoin de noms.

— Joey, Johnny, Marky et C.J., a-t-il annoncé comme si ça allait de soi. Les Ramones. Les pères du punk rock. Ils seraient flattés. Celui qui a la bande blanche qui s'élargit, là ? Celui-là c'est Joey. Voilà, Johnny...

Au début, j'étais la seule à morphoser en maman putois. Ensuite, Ax l'a fait. Puis les autres s'y sont mis, chacun à son tour. Ça m'a presque rendue jalouse.

Trois jours plus tard, en sortant de l'école, je suis allée au terrier des putois et j'ai trouvé Tobias en train de le survoler.

< Salut, Cassie. >

— Comment ça se passe, Tobias ?

< Eh bien nous avons eu un peu d'agitation. Un blaireau qui avait faim est venu jeter un coup d'œil. Mais je l'ai chassé. >

— Alors les petits vont bien ?

< Il y en a toujours quatre, si c'est ça que tu veux dire. Mais ils refusent de rester à l'intérieur. Ils n'arrêtent pas de sortir et de regarder dehors. Surtout Marky. Ce n'est pas bon pour eux. Surtout quand il fait nuit. >

J'ai morphosé en maman putois et je suis rentrée dans le terrier. Tobias avait raison, ils ne tenaient pas en place. Ils grandissaient vite, et leur instinct les poussait à vouloir sortir dans la forêt, loin du terrier.

< Je crois que je vais les emmener se promener >, ai-je dit à

Tobias.

< Est-ce que c'est une bonne idée ? >

< Bien sûr, pourquoi pas ? Prends-toi une pause, dégourdis-toi les ailes. >

Tobias fut soulagé d'avoir une excuse pour aller voler. Mais aussitôt après son départ, j'ai été prise de doutes sur ma brillante idée de balade avec les petits. Comment allais-je suivre leur trace ? Et s'ils partaient dans tous les sens ?

Mais alors que je réfléchissais à tout cela, Marky a foncé dehors et j'ai dû trotter vivement pour le rattraper.

Dès qu'il m'a vue, cependant, le bébé putois est venu se placer docilement derrière moi. Un par un, les trois autres petits sont sortis. Avec stupeur, je les ai vus se mettre en rang comme des écoliers obéissants.

< Bon, ai-je dit, même si, bien sûr, ils ne pouvaient pas me comprendre. Allons faire un tour. >

Je suis partie en me dandinant lentement, j'ai fait une dizaine de pas puis je me suis arrêtée et j'ai tourné la tête. Ils étaient tous les quatre à la queue leu leu derrière moi. Pour eux, j'étais leur mère. Et ils étaient programmés pour me suivre.

Je me suis remise à avancer ; je me sentais un peu bizarre mais heureuse.

Nous avons marché comme ça pendant une demi-heure. Nous nous arrêtons de temps en temps pour renifler des choses. Différentes odeurs d'animaux, le plus souvent.

Et puis je me suis rendu compte de quelque chose. Nous n'étions pas censés faire juste une balade. Les petits avaient faim. J'étais leur mère. Et c'était à moi de pourvoir à leurs besoins.

Si je ne leur apprenais pas à attraper des insectes, ils ne survivraient pas. Les putois mangent certaines plantes, mais aussi des grillons, des mantes, des sauterelles et même des musaraignes et des souris.

Je me suis arrêtée et j'ai regardé « mes » bébés. Quatre petites peluches noir et blanc presque identiques. Quatre petits museaux curieux tournés vers moi. Attendant de voir ce que j'allais faire. Impatients d'apprendre.

Jusqu'à présent, je les avais nourris de sauterelles et de

souris décongelées que j'avais apportées de la clinique. Exactement comme ce que je donnais à Tobias depuis qu'il n'avait plus le temps de chasser suffisamment. Mais ces bébés putois ne pouvaient pas se faire nourrir par des humains toute leur vie.

Soudain... un bruit terrible ! Quelque chose fonçait à toute allure dans la forêt. Et venait droit dans notre direction !

J'ai commencé à ramener les petits vers le terrier, mais le bruit s'est rapproché. La bête arrivait trop vite ! J'ai voulu sentir ce que c'était, mais le vent soufflait dans la mauvaise direction.

Alors... Ouah ! Ouah ! Ouah Ouah Ouah Ouah !

Un chien !

Un loup aurait su à quoi s'attendre. Il aurait reconnu la fourrure noir et blanc et aurait rebroussé chemin. Un ours également. Presque tous les animaux sauvages savaient qu'il valait mieux ne pas contrarier un putois adulte.

Mais ce gros chien tout fou n'était pas sauvage. Il vivait avec des humains. Il ne connaissait absolument rien aux putois.

Sans même y réfléchir, je lui ai tourné le dos. J'ai levé ma queue pour le mettre en garde.

Le chien a continué d'approcher. Il avait de la bave qui coulait d'un côté de la gueule et la langue qui pendait de l'autre et, si l'on en croit les habitudes des chiens, il s'amusait drôlement bien : il était dans la forêt, et il y avait une bande de petits animaux noirs avec lesquels jouer.

Les petits étaient toujours en file indienne. Ils me regardaient avec une grande concentration. Ça m'a presque donné envie de rire – si j'avais pu. C'était un grand moment pour eux : ils allaient apprendre pourquoi aucun animal sensé ne venait embêter un putois adulte.

Je n'avais aucune expérience du « jet ». En revanche l'esprit du putois, qui cohabitait avec le mien, savait exactement ce qu'il avait à faire.

J'ai visé.

J'ai regardé par-dessus mon épaule pour mesurer la distance.

J'ai pris pour cible la tête du chien, et j'ai tiré.

Juste au moment où je tirais, j'ai eu l'étrange sensation

d'avoir déjà vu ce chien quelque part. Mais il était trop tard. Beaucoup trop tard.

À une distance de trois mètres, le jet a touché sa cible avec la précision d'un missile piloté au laser.

Ouah ? Ouah ?

Le chien s'est arrêté net. Une expression d'horreur absolue se lisait dans ses yeux. Comment était-ce possible ? Comment cette petite créature noir et blanc avait-elle pu lui faire ça ?

J'ai alors entendu quelque chose qui m'a mise vraiment mal à l'aise.

— Homer ? Où es-tu, mon beau ? appelait Jake. Oh ! Ohhhh ! Homer ! Je t'avais dit de ne pas me suivre dans la forêt.

— Rrrrou rrrrou rrrrou, gémissait lamentablement le chien.

Jake, Marco, Rachel et Ax sont tous arrivés en courant. Marco riait déjà.

— T'as aspergé Homer ! s'est-il écrié, plié de rire. Cassie a aspergé Homer ! Attendez, c'est bien Cassie, n'est-ce pas ?

J'ai sérieusement envisagé de me faire passer pour un autre putois.

< Désolée, Jake. >

— Bon sang, ça pue, a commenté Rachel. Je ne veux pas te vexer, Cassie. Mais... oh... beurk !

< Fascinant, a ajouté Ax. C'est probablement la plus mauvaise odeur que j'aie jamais sentie. >

Homer a essayé de se blottir contre Jake, mais il a beau aimer son chien, il n'était pas prêt à le laisser faire.

— Ne rêve pas, mon grand. Je t'avais dit de rester à la maison. Mais non, il a fallu que tu viennes avec moi. Ben maintenant, rentre. À la maison, mon beau !

Homer s'est dit que chez lui était peut-être un meilleur endroit que la forêt, en fin de compte. Il s'est éloigné en trotant, la queue entre les pattes.

< Je crois que je ne vais pas pouvoir supporter cette odeur plus longtemps, a remarqué tranquillement Ax. Je vais peut-être me voir obligé de m'éloigner un peu. >

— Emmène-moi avec toi, a bougonné Marco.

— Bon, c'est parfait, a dit Jake. Merveilleux. Mes parents vont beaucoup apprécier qu'Homer rentre à la maison en

empestant le putois. Dites, on bouge de là, d'accord ? Je veux dire, bon sang, c'est vraiment immonde.

Nous avons quitté les lieux du jet puant et nous sommes retournés vers le terrier. J'ai fait rentrer les petits, qui ont paru heureux de se rouler en boule et de s'endormir. La balade avait été excitante pour eux.

Je suis ressortie et j'ai démorphosé.

— Pour Homer, il suffit que tu le baignes dans du jus de tomate et que tu le laisses dehors quelques jours, et ça partira, ai-je conseillé à Jake. Je suis désolée.

— Pas tant qu'Homer, a répondu Jake. Mais nous avons d'autres problèmes plus importants. Écoute, Cassie, on est venus vous chercher, Tobias et toi. Tu sais, ce Farrand ? Ax et Marco ont piraté l'ordinateur du chantier des Yirks.

Marco a eu un grand sourire.

— Ouais. Il sait se servir d'un ordinateur, Axos.

— Ouais, eh bien nous avons découvert quelque chose. Farrand n'arrive pas ce week-end. Il vient plus tôt pour le vote décisif à propos de l'exploitation de cette forêt. En fait, il sera là dans une heure, à peu près.

CHAPITRE 19

— Nous avons une heure pour élaborer un plan et nous préparer, a prévenu Jake. Une heure. Même moins, puisqu'il nous faut le temps de prendre position autour du chantier.

— Bien, que savons-nous ? a demandé Marco. Nous savons que ce Farrand est la personne qui prendra la décision finale sur le projet des Yirks. Nous savons que ce n'est pas un Contrôleur, sinon il aurait déjà voté en faveur de l'exploitation forestière.

— Nous savons que les Yirks ne vont pas s'en remettre au hasard, a continué Rachel. Farrand vient ici sur le site. Ils seront prêts à pratiquer une infestation forcée. À l'heure qu'il est, ils ont une limace quelconque qui trempe dans une cuve, en attendant de ramper dans l'oreille de ce type.

< Ils essaieront peut-être juste de convaincre cet humain, a suggéré Ax. Ils préfèrent les infestations volontaires. Et s'ils peuvent l'amener à leur accorder son vote, peut-être le laisseront-ils simplement repartir. >

— Alors qu'est-ce qu'on fait, on attaque ? a proposé Rachel. On fonce dans le tas et on casse tout ?

< Hé, chut ! > a murmuré Tobias.

— Quoi ? s'est inquiétée Rachel.

< Vous n'entendez pas ? Même des oreilles humaines devraient pouvoir entendre ça. >

Nous avons tous tendu l'oreille. Alors, porté par le vent, nous est parvenu un bruit de moteurs diesel.

— C'est sans doute nos amis les Yirks qui déplacent leurs engins. Qui disposent toutes les machines en jolies rangées bien nettes pour le type de la commission, a supposé Jake.

Mais il s'est repris et il a ajouté :

— Tobias, ça t'ennuie d'aller jeter un coup d'œil ?

Tobias a battu des ailes, grimpé en flèche et disparu par-

dessus la cime des arbres.

— Bon, revenons aux choses sérieuses. Dans un cas comme dans l'autre, ce Farrand est l'homme-clé de la situation. S'il vote oui, les Yirks peuvent exploiter la forêt. S'il vote non, ils ne peuvent pas. Pas sans se faire beaucoup trop remarquer.

— À supposer qu'ils laissent Farrand vivre assez longtemps pour voter non, a remarqué Rachel.

— Donc notre mission, ai-je résumé, est de maintenir Farrand en vie et d'empêcher les Yirks d'en faire un Contrôleur.

Tous les autres ont approuvé d'un hochement de tête.

— Dommage que je ne sache pas comment on pourrait s'y prendre, ai-je avoué.

Juste à ce moment-là, Tobias a piqué du ciel à toute vitesse.

< Ils ont déjà commencé ! > a-t-il hurlé, tout en fonçant se poser sur une branche.

— Commencé quoi ? lui ai-je demandé.

< Les Yirks. Ils ont commencé à couper les arbres. Et ils se dirigent par ici ! >

— Bien, a dit Jake. Je crois que ça règle la question de savoir si les Yirks vont infester ce type.

— Ils se fichent de ce que ce type va voir en arrivant, a ajouté Rachel. Ils se moquent de le convaincre. Ce pauvre homme a déjà une limace yirk à son nom.

< Vous ne pouvez pas imaginer la vitesse à laquelle ces machines taillent dans les arbres ! s'est exclamé Tobias, visiblement secoué. Ils fauchent les arbres comme un paysan fauche du blé. >

< Et nous ne disposons que d'une de vos heures pour aider cet inspecteur >, a soupiré Ax.

Là-dessus, il a dardé ses deux tentacules oculaires sur l'entrée du terrier.

< Si Tobias dit juste, les petits sont en plein sur le chemin des bûcherons >, a-t-il ajouté.

Je m'attendais à ce que Marco fasse un commentaire narquois comme quoi ce n'était vraiment pas le moment de s'inquiéter des putois. Mais, à ma grande surprise, il a dit :

— Hé, personne n'embête les putois. Ces putois sont sous la protection officielle des Animorphs.

Il m'a fait un clin d'œil, accompagné d'une parodie de salut militaire, le poing serré.

— Sauvons les putois, sœur terrienne !

Marco peut être tellement casse-pieds. Et puis, juste quand vous pensez qu'il va vous rendre dingue, il n'hésite pas à tout faire pour vous.

— Ouais, a confirmé Rachel. Ce sont nos putois. Personne n'embête nos putois.

— Coucou ! Excusez-moi ! a interrompu Jake. Un plan, quelqu'un ? Un plan, s'il vous plaît ?

— Eh ben... ai-je commencé.

— Quoi ?

J'ai haussé les épaules.

— Si c'est Farrand la clé de l'affaire, il faut qu'on s'empare de lui. D'accord ? Il y a des chances pour que les Yirks désactivent le champ de force pour le faire entrer sur le site. À ce moment-là, on leur arrache Farrand. À n'importe quel prix.

— Enlever Farrand, a dit Marco. Simple, élégant. Et pourtant, vu la puissance yirk à l'intérieur de ce complexe, c'est du suicide. Cassie, tu m'étonnes. D'habitude, c'est Rachel qui propose les plans complètement suicidaires.

— Tu as une meilleure idée ? lui a demandé Jake.

— Rester à la maison et regarder la télé.

— J'en conclus que tu n'en as pas.

Jake s'est frotté les mains.

— Alors d'accord. On capture Farrand dès qu'il arrive. Entre-temps, il faut qu'on ralentisse ces tronçonneuses.

— Cool, a fait Rachel, un sourire jusqu'aux oreilles.

Moi, je me sentais mal.

CHAPITRE 20

Il n'y avait qu'un seul moyen de rejoindre le chantier des Yirks en voiture : il fallait emprunter le long chemin de terre qu'ils avaient ouvert dans la forêt.

Jake voulait que j'aille voir avec Tobias si nous pouvions repérer l'arrivée de Farrand.

Jake avait pris quelques décisions en vitesse. Lui, Marco, Rachel et Ax sont partis en me laissant avec Tobias.

Je lui ai lancé un regard chargé de remords.

— Ben nous voilà tous les deux, alors.

< Ta compagnie me fait toujours plaisir >, m'a répondu Tobias.

J'ai commencé à morphoser en balbuzard. C'était mon animorphe d'oiseau de proie, et la seule dont je disposais qui pût se déplacer à la même vitesse que Tobias dans les airs.

— Tobias ? Écoute, il y a quelque chose qui me pèse depuis un moment... Et vu que... tu sais... Il faut que je te le dise. Je suis désolée de m'être fâchée contre toi pour le bébé putois. Tu faisais juste ce que tu avais à faire.

Je sentais mes os s'affiner et se creuser. Des plumes grises commençaient à tracer leurs motifs sur mes bras.

< Je pourrais vivre de nourriture que vous m'apporteriez, a admis Tobias. Je ne suis pas obligé de chasser. >

— Bon, alors pourquoi tu le fais ? ai-je demandé juste avant que ma bouche se transforme en bec.

< Parce que je ne suis pas uniquement un humain. Je suis aussi un faucon. Les faucons chassent des proies vivantes. Ce serait mieux si je vous laissais tuer à ma place ? Ce serait plus moral si je mangeais une souris surgelée que tu as achetée à un fournisseur quelconque ? >

< Écoute, Tobias, je sais parfaitement comment la nature

fonctionne. Je sais qu'il y a des prédateurs et des proies. Seulement... seulement ça me perturbe. Je veux dire et le bien et le mal, où sont-ils dans tout ça ? >

Des plumes d'un blanc neigeux me poussaient sur tout le devant du corps, se substituant au tissu de ma tenue d'animorphe. Mes pieds se changeaient en serres gris clair.

< Je ne sais pas. Je crois que si je passais mon temps à tuer des animaux sans avoir l'intention de les manger, ce serait mal. Mais les faucons ont le droit de vivre, au même titre qu'une souris ou un putois. >

Mes yeux humains faisaient place à la vision phénoménale des aigles et des faucons. Il y avait une légère distorsion des couleurs, car ces yeux-ci étaient conçus pour voir dans l'eau. Le balbuzard mange des poissons, d'où son surnom d'aigle pêcheur. La nature l'a doté d'yeux qui peuvent les repérer, même sous la surface scintillante d'un lac ou d'une rivière.

< Prête à voler ? > m'a demandé Tobias.

J'ai battu deux ou trois fois des ailes.

< Allons-y >, ai-je répondu, m'efforçant de dégager le même enthousiasme que Rachel.

Tobias a agité ses ailes, attrapé un vent contraire et fusé presque à la verticale. J'ai déployé mes ailes et je me suis mise à contracter ces infatigables muscles. Quelques battements, et à mon tour j'ai pris le vent. J'ai encore fait quelques efforts pour dépasser la cime des arbres, puis un courant ascendant m'a portée et j'ai grimpé en flèche dans le ciel.

C'est comme de monter à bord d'un ascenseur très rapide. Zoom !

Tobias était devant moi et, tout en volant, je l'observais. Je regardais les mouvements incroyablement subtils de ses ailes. On aurait presque dit qu'il pouvait mouvoir ses plumes une par une. Pour lui, le vent n'était pas invisible. C'était une route, aussi nette qu'un ruban de bitume.

Tout en le suivant, je sentais l'esprit du balbuzard, sous le mien. Mes yeux captaient le moindre petit détail. Ils remarquaient chaque animal, chaque trou susceptible d'en abriter un. J'ai aperçu un ruisseau étincelant et j'ai vu les ombres des poissons ondoyant entre les pierres.

Mon balbuzard avait été conçu par la nature pour cela : voler haut dans le ciel et repérer les proies. Exactement comme Tobias.

Nous nous élevions de plus en plus. La cime des arbres faisait comme une pelouse bosselée en dessous de nous. Je voyais le site de coupe des Yirks en entier, et les imposantes machines jaunes qui tranchaient dans les arbres comme des couteaux chauffés à blanc se seraient enfoncés dans du beurre. Il y avait déjà une monstrueuse étendue dévastée, une grande cicatrice sur la terre. Une cicatrice qui se propageait comme une maladie terrible, et qui dévorait la forêt.

Tobias a obliqué vers la droite, vers le long chemin qui serpentait entre les arbres. J'ai viré et je l'ai suivi.

Le ruisseau rejoignait une petite rivière qui caracolait en bouillonnant le long du chemin de terre. Dans l'eau, à travers l'écume et les bulles, je voyais des bancs de poissons passer en flèche. Et je sentais l'esprit du balbuzard qui évaluait la situation. Mesurait les distances. Calculait les angles. Prévoyait la façon dont l'aigle pêcheur raserait la surface de l'eau, puis abaisserait ses serres aiguisées juste au bon moment pour frapper. Pour arracher un poisson hors de l'eau.

Je savais que Tobias faisait les mêmes calculs quand il repérait des souris, des rats, des lapins... et des putois.

Tobias et moi étions deux tueurs magnifiques, splendides, qui chevauchions les vents au-dessus de nos proies craintives et tapies.

Mais il avait raison. Nous avions tout autant le droit de vivre que n'importe laquelle de nos proies. Et nous avons été conçus par des millions d'années d'évolution pour être des prédateurs.

< Là. Une Jeep ! > s'est exclamé Tobias.

J'ai regardé et j'ai vu le véhicule qui approchait le long du chemin. Puis, grâce à l'extraordinaire acuité de mes yeux de rapace, j'ai vu à travers la vitre comme si c'était la surface d'un ruisseau.

< Trois types. Un qui conduit, un à côté de lui. Il y a quelqu'un sur la banquette arrière, qui a l'air plus vieux. >

< Oui. Et sur les portes de la Jeep, c'est marqué Bûcheries Dapsen. À mon avis, le chauffeur et l'autre type à l'avant sont

des Contrôleurs. Celui à l'arrière regarde autour de lui comme s'il s'intéressait beaucoup à ce qui se passe. >

< Ils vont arriver au site dans quelques minutes. Dès que nous verrons comment réagit ce Farrand, nous saurons s'ils en ont déjà fait un Contrôleur. >

< Comment ça ? >

< Les Yirks ont déjà commencé à couper les arbres. Si Farrand est toujours un véritable humain, il sera carrément bouleversé. S'il reste calme, c'est déjà l'un d'eux. >

< Bien vu. >

< Qu'est-ce qu'on fait ? Je veux dire, qu'est-ce qu'on fait s'il est déjà Contrôleur ? >

< Je ne sais pas, a répondu Tobias. Ce serait alors préférable qu'on concentre notre offensive sur l'exploitation elle-même. >

< Vraiment ? Tu sais ce qu'on ferait s'il s'agissait d'un Contrôleur non humain ? On s'attaquerait à lui. Pas vrai ? >

< Tu veux dire, comme à un termite ? >

< Ouais. C'est exactement ce que je veux dire. >

< Écoute, Cassie, tu es humaine. *Homo sapiens*. Ton boulot, c'est de te maintenir en vie, toi et ton espèce. C'est tout ce que la nature te demande. C'est l'idée même de l'évolution : la survie. >

À en juger par sa voix, Tobias était en colère.

Nous suivions la Jeep, maintenant, en direction du site. Ce serait dans quelques minutes à peine. Dans quelques minutes à peine, Farrand verrait ce qui se passait, et nous saurions qui il était véritablement.

L'un des nôtres, ou l'un des leurs.

< La survie >, ai-je répété d'une voix éteinte.

< C'est la loi de la nature. La loi numéro un. Et les humains font partie de la nature. >

< Les Yirks aussi, et nous ne valons pas mieux qu'eux. >

< Je crois qu'on s'occupera de ça plus tard, a dit Tobias. Regarde. >

La Jeep s'est arrêtée devant la forteresse yirk.

Farrand a ouvert sa portière d'un geste brusque et il est descendu. Je n'avais pas de mal à voir qu'il agitait les bras. Même de là où j'étais, je lisais la colère sur son visage.

Alors un homme est sorti du bâtiment.

Cependant... il y avait quelque chose qui clochait chez lui. Même là-haut dans le ciel, j'ai senti un souffle froid qui semblait émaner de lui.

< C'est lui >, a affirmé Tobias.

J'ai immédiatement compris ce qu'il voulait dire.

< Je ne l'ai vu qu'une seule fois en animorphe humaine, mais c'est lui. >

Lui, Vysserk Trois.

CHAPITRE 21

Vysserk Trois. Le chef de l'invasion yirk sur Terre. Le seul Yirk de tout l'univers à avoir pris le contrôle d'un corps andalite. Le seul Yirk de tout l'univers à détenir le pouvoir de morphoser.

Ça n'aurait pas dû m'étonner qu'il utilise son animorphe humaine. C'était compréhensible.

Pourtant, à sa vue, je me sentais prise d'une rage froide. Ce n'était pas logique, mais c'était comme ça. C'était un faux humain. Il utilisait l'ADN et la forme d'un humain pour tenter d'asservir l'humanité.

< Vysserk Trois >, ai-je chuchoté.

< Ouais. Il a l'air tellement normal. À part qu'il file la chair de poule. >

< J'ai un mauvais pressentiment. J'ai l'impression qu'ils ne vont pas attendre longtemps et qu'ils vont prendre Farrand tout de suite. >

Celui-ci avançait à la rencontre de Vysserk Trois, agitant toujours furieusement les bras vers les gros engins qui déchiquetaient les arbres. Vysserk Trois souriait. Ce n'était pas un joli sourire.

< Où sont passés Jake et les autres ? > s'est demandé Tobias.

< Oh, la vache, ça va vraiment... >

Tout à coup, Vysserk s'est élancé et il a giflé Farrand en pleine figure. L'inspecteur a reculé en titubant. Il a porté la main à la joue.

Les deux hommes de la Jeep ont bondi pour l'attraper par les bras. C'était un homme assez âgé. Il ne pouvait pas se défendre.

< Cassie. Regarde. Soit c'est Jake, soit il y a un tigre en liberté dans cette forêt ! >

J'ai regardé vers la clairière. Maintenant, je le voyais : un gigantesque tigre orange rayé de noir qui fonçait vers Farrand.

Mais il était trop loin. Tout était arrivé trop brusquement. Jake n'était pas en position, et je ne savais même pas où étaient les autres. Sans doute encore en train de morphoser.

< À nous de jouer >, ai-je dit.

J'ai ajusté l'angle de mes ailes, visé Vysserk Trois, et j'ai piqué. Vers le bas, vers le bas, vers le bas. De plus en plus vite, jusqu'à ce que mes ailes vibrent et que mes os tremblent sous l'effet de la vitesse.

Ma cible, la tête humaine de Vysserk Trois, grossissait. Grossissait, grossissait !

J'ai dardé les serres vers l'avant, j'ai ouvert les ailes juste assez pour ne pas dépasser ma cible, et j'ai frappé. J'ai senti mes griffes lui labourer le cuir chevelu. Puis j'ai disparu, emportée par mon propre élan.

— Aaaaahh, a hurlé le Vysserk.

Au même instant, Tobias attaquait un des hommes de la Jeep. Il a plus d'expérience que moi. Il vise mieux. Le type qu'il a touché allait porter un bandeau sur l'œil pour le restant de ses jours.

< Yaahou ! > s'est écrié Tobias.

Farrand s'est dégagé de la poigne de son ravisseur et il s'est enfui en courant.

— Rattrapez-le ! a hurlé Vysserk Trois. Alerte maximale !

Le garde qui n'était pas blessé s'est lancé à sa poursuite. Il l'a vite rattrapé et l'a fait tomber à plat ventre par terre. J'ai aperçu Jake qui approchait à vive allure, comme un éclair orange et noir.

Derrière lui, j'ai vu qu'un autre combat se déroulait à la lisière de la forêt. Deux loups – Rachel et Marco – attaquaient les Contrôleurs qui conduisaient les engins. Mais les gardes du site avaient accouru, l'arme automatique au poing.

Soudain, rapide comme une gazelle, Ax s'est précipité au secours de Rachel. Le garde le plus proche s'est tourné pour tirer. La queue d'Ax a fendu l'air, et le Contrôleur s'est retrouvé sans main pour appuyer sur la détente.

Juste en dessous de moi, l'autre Contrôleur de la Jeep donnait des coups de pied à Farrand, qui se débattait pour se relever. C'était plus que je ne pouvais en supporter. J'ai fait

demi-tour dans l'air et je suis repartie pour un second service.

< Cassie ! > a crié Tobias pour m'avertir.

La porte d'entrée du bâtiment s'est ouverte et ils ont déferlé : une demi-douzaine d'humains-Contrôleurs, tous armés. Et pire... bien pire, quatre grands Hork-Bajirs.

Mais il était trop tard pour reculer, je piquais déjà vers le sol.

Blam ! Blam ! Blam !

J'ai entendu les deux premières balles siffler à mes oreilles.

Et j'ai senti la troisième me toucher à l'aile. Traverser mon aile droite de part en part, et je suis subitement devenue aussi maladroite qu'un poulet.

Je tombais. Impuissante, je tombais.

Boum !

J'ai heurté violemment le sol.

Étourdie et sonnée par le choc, j'ai cru voir Jake bondir vers un guerrier Hork-Bajir. Mais je n'en étais pas certaine. Je me sentais faiblir, faiblir...

Mon univers devenait petit et sombre. Je ne voyais plus rien au loin. Je n'arrivais à fixer le regard que sur le sol juste devant moi.

Une fourmi passait en portant un insecte mort.

Peut-être imaginais-je des choses en sombrant dans l'inconscience. Peut-être mon esprit fabriquait-il des visions qui ne reposaient sur rien de réel. Pourtant, j'aurais juré que la fourmi portait le corps mort et desséché de la reine des termites.

CHAPITRE 22

J'étais dans une espèce de grande boîte. Il faisait sombre, mais pas complètement noir. Les côtés de la boîte étaient percés de petits trous. Des trous d'aération. J'ai aperçu Farrand, l'inspecteur, qui gisait inconscient à côté de moi, dans cette boîte.

Il avait l'air vieux. Il était presque entièrement chauve, avec des poils dans les oreilles. Un filet de sang coulait d'une blessure superficielle au front.

— Activez le champ de force ! a hurlé Vysserk Trois.

Je l'entendais distinctement. J'étais toujours en balbuzard, et ces oiseaux ont une bonne ouïe. Ça me faisait bizarre d'entendre la voix du Yirk Vysserk. Nous le rencontrions toujours quand il était dans son corps d'Andalite. Il communiquait alors seulement par parole mentale.

— Toi, là ! Et toi ! Surveillez cette boîte, a-t-il ordonné sèchement. S'il y a quoi que ce soit... quoi que ce soit, peu importe la taille, même une bestiole minuscule, qui essaie d'en sortir, liquidez-la ! Il y a un résistant andalite dans cette boîte, et vous avez intérêt à ce qu'il y soit toujours quand tout ça sera fini. Sinon, je vous tue tous les deux !

Un résistant andalite. C'était moi. Bien sûr, si je n'arrivais pas à sortir de là, je finirais bien par devoir démorphoser et Vysserk Trois découvrirait la vérité : que j'étais un humain. Et j'allais devoir démorphoser bientôt. Mon aile me brûlait comme si elle avait pris feu. La douleur était atroce.

— Vysserk ! Les résistants andalites nous attaquent avec les engins de chantier ! a hurlé quelqu'un.

— Alors activez le champ de force !

— Mais... mais Vysserk... nos propres soldats seront bloqués derrière.

La voix de Vysserk a soudain pris une inflexion très calme. Dangereusement calme.

— T'ai-je bien entendu contester mes ordres à l'instant ?

— Non ! Non, Vysserk ! J'active le champ de force.

Farrand a gémi. Il a un peu remué la tête, mais ensuite il s'est tu de nouveau.

« Bon, Cassie, réfléchis. Réfléchis ! »

De toute évidence, mes amis se battaient toujours. Ils prenaient sans doute le dessus, sinon Vysserk n'aurait pas fait activer le champ de force.

Ils s'étaient emparés de certains engins et avançaient vers le bâtiment. Mais dès que le champ de force serait activé, les engins ne pourraient plus rien faire.

Et le temps était du côté des Yirks. Vysserk Trois avait certainement appelé des renforts. Les vaisseaux Cafards pleins de Hork-Bajirs pouvaient atterrir d'une minute à l'autre. Et à ce moment-là, tout serait perdu.

Nous serions fichus.

« Non ! Réfléchis, Cassie ! » C'était le jeu du prédateur et de la proie. C'était la guerre. Quelle était la faiblesse des Yirks ? Y avait-il quelque chose dont ils avaient besoin que je pouvais leur prendre ?

Farrand a gémi de nouveau.

Bien sûr !

J'ai respiré bien à fond. Puis je me suis mise à quitter rapidement le corps douloureux du balbuzard, pour reprendre ma forme humaine. L'animorphe repose sur l'ADN qui n'est pas affecté par les blessures. Mon corps humain serait intact.

On était très à l'étroit dans la boîte, à deux humains. J'étais penchée au-dessus de Farrand quand il a battu les paupières. J'amorçais déjà ma prochaine animorphe. Ce que l'homme a vu, ce fut un visage d'adolescente. Mais un visage entouré d'une abondante fourrure noir et blanc.

Il a refermé les yeux. Il devait croire que c'était un rêve. Avec un peu de chance.

< Ha ! ai-je entendu Vysserk Trois ricaner. Le champ de force les a arrêtés ! >

— Vysserk ! Les premiers Cafards se poseront dans quinze

minutes !

< Je les tiens ! s'est-il exclamé. Ce coup-ci, je les tiens ! >

Il utilisait la parole mentale. Le Vysserk avait démorphosé.

Je me suis intensément concentrée. Je savais ce que je devais faire, mais c'était dangereux. Il fallait que je communique mentalement avec le Vysserk. Et il fallait que je le fasse sans lui donner le moindre indice que j'étais un humain.

Pas de longue conversation. Une voix monocorde. Le moins de mots possible. Aucune image, quelle qu'elle soit.

< Vysserk, dis-je. Je vais tuer l'humain. >

C'était là son point faible : il avait besoin de Farrand. Le voilà, mon moyen de pression. En menaçant de tuer l'inspecteur, je menaçais le plan du Vysserk.

Vous voyez, on ne peut pas transformer un cadavre en Contrôleur.

Vysserk a tout de suite compris.

< Tout le monde dans cette pièce ! Braquez vos armes sur la boîte ! Soyez prêts à abattre l'Andalite sur mon ordre sans toucher l'humain ! Il pourra être en animorphe de n'importe quel fauve, de n'importe quelle bête féroce ! Ne le laissez pas s'échapper. >

Je me suis placée en position d'attaque. L'humain en moi avait peur, mais le putois était d'un calme parfait. Le putois savait qu'il détenait l'arme suprême.

Brusquement, la boîte s'est ouverte.

Vysserk Trois était debout dans son corps d'Andalite, avec sa queue meurtrière dressée et prête à frapper.

De chaque côté de lui se tenait une demi-douzaine d'humains-Contrôleurs armés. Et entre les humains, les dépassant d'une bonne tête, cinq gigantesques guerriers Hork-Bajirs.

Les humains-Contrôleurs ont braqué leurs armes.

Les Hork-Bajirs avaient des armes, eux aussi, mais ils n'en avaient pas besoin. Ils sont des armes en eux-mêmes : plus de deux mètres de muscles hérissés de lames aux chevilles, aux genoux et aux coudes, avec des piquants sur le front et une queue cuirassée – le genre Stegosaurus rencontre Klingon.

Tout ce terrifiant déploiement de force meurtrière me

regardait de haut.

Vysserk Trois a pointé ses tentacules oculaires sur moi. Ses yeux principaux me regardaient déjà avec une lueur amusée.

< C'est ce que tu as trouvé de mieux, ordure andalite ? a-t-il ricané. Quel animal redoutable tu as choisi ! >

Il a ricané de nouveau. Il se moquait de l'animal noir et blanc, joufflu et pas plus gros qu'un chat, qui était dans la boîte. Il se moquait de la façon dont je lui tournais le dos, la queue dressée, en le regardant par-dessus l'épaule.

Le putois peut décocher son jet avec une précision étonnante jusqu'à quatre mètres.

Vysserk n'était qu'à deux mètres.

< Tuez-le >, a-t-il ordonné froidement.

Mais j'ai tiré la première.

Le putois peut décocher son jet en cinq à sept giclées.

J'ai tiré une première fois et j'ai aspergé le Vysserk en pleine figure.

J'ai tiré à nouveau et j'ai touché le premier Hork-Bajir sur la gauche. Encore une fois, et j'ai eu deux humains-Contrôleurs. Encore et encore, le tout en l'espace de trois secondes.

< Aaaaarrrrgghhhh ! >

— Ah ! Beurk ! Beurk !

— Herunt gahal ! Pouah ! Berk !

Le Vysserk a reculé en titubant, aveuglé et étourdi par la forte puanteur. Les humains-Contrôleurs se sont couverts la bouche avec les mains. Certains en ont même lâché leurs armes.

C'étaient les Hork-Bajirs qui m'inquiétaient. Je ne savais pas s'ils avaient le sens de l'odorat.

Visiblement, oui. Visiblement, ils ont un excellent odorat. Dommage pour eux.

Les Hork-Bajirs furent les premiers à paniquer. L'un d'eux s'est mis à tirer comme un fou avec son lance-rayons Dracon.

< Ne tirez pas, imbéciles ! a hurlé Vysserk Trois. Vous allez toucher l'humain ! Ou moi ! >

En fait, il n'avait touché que le plancher. Un grand trou encore fumant était maintenant creusé dans le bois.

— Fernal gahal qui pue ! braillait sans discontinuer un des Hork-Bajirs, dans le curieux mélange de langage humain et de

leur propre langue.

Puis les Hork-Bajirs ont complètement perdu les pédales. Ils ont tous foncé vers la porte.

Personnellement, je ne voyais pas pourquoi ils se mettaient dans tous leurs états.

Je ne trouvais pas que ça sentait mauvais, moi.

CHAPITRE 23

Ils sont tous partis en courant. Les humains-Contrôleurs, les Hork-Bajirs, Vysserk Trois. Ils fuyaient l'horreur de ma puanteur de putois.

Je me suis dandinée jusque sur le pas de la porte.

Et j'ai découvert un spectacle stupéfiant. Le champ de force était toujours en place. Trois grosses machines à déboiser se jetaient dessus comme des chiens enragés retenus par leur laisse, dans le grondement et la fumée noire de leurs moteurs diesel.

À l'intérieur du champ de force, les troupes yirks, complètement désorganisées.

À l'extérieur du champ de force, un drôle de zoo : un tigre, un grizzly, un gorille. Plus une créature qu'aucun zoo humain n'avait jamais eue : un Andalite.

Jake, Rachel, Marco et Ax.

Dans la clairière, une poignée d'humains-Contrôleurs et de guerriers Hork-Bajirs soignaient leurs blessures. Certains étaient allongés à même le sol.

C'était une scène étrange. Si le champ de force tombait, les engins atteindraient le bâtiment en l'espace de quelques secondes.

D'un autre côté, même s'ils sentaient le putois, s'ils étaient étourdis et à moitié aveuglés, les Yirks qui se trouvaient à l'intérieur du champ de force étaient plus forts que Jake, Rachel, Marco et Ax.

Bien sûr, si les machines écrasaient le bâtiment, Farrand serait sans doute tué. Et cela, les Yirks ne le voulaient pas. Nous non plus, mais Vysserk Trois l'ignorait.

< Que s'est-il passé ? > m'a demandé Jake à mi-voix.

< Je les ai aspergés. Ça ne leur a pas plu. >

Je suis quasiment certaine que les tigres ne peuvent pas sourire, normalement. Mais j'aurais juré que Jake souriait. Il a dû raconter discrètement à Ax ce qui s'était passé. Ax était le seul d'entre nous qui pouvait parler sans risque à Vysserk Trois. C'était le seul véritable Andalite.

< Vysserk, a-t-il commencé. J'ai l'impression que nous sommes à match nul. >

< N'essaie pas de négocier avec moi, imbécile, a ricané Vysserk Trois. J'ai des renforts qui arrivent. >

Ax a hoché la tête.

< Je me demande, a-t-il repris, quelle odeur aura ton vaisseau Amiral quand tu y auras répandu ta puanteur toute nouvelle... >

< L'odeur... elle va partir >, s'est-il énervé.

— Vysserk, a commencé un des humains-Contrôleurs, mon hôte humain se souvient d'avoir...

La queue du Vysserk a claqué dans l'air, et sa lame s'est posée contre la gorge de l'humain-Contrôleur. Il aurait suffi d'une petite pression pour que sa tête soit tranchée.

< Ne me coupe pas la parole, a-t-il dit calmement, avant de se tourner vers Ax. Tu disais ? >

< L'odeur prendrait environ sept jours terriens à partir... si tu étais à l'air libre, a expliqué posément Ax. Mais dans un vaisseau spatial ? Étanche, sans courant d'air, exigü ? Tu ne te débarrasseras jamais de l'odeur. Jamais. Cependant... grâce à la technologie chimique andalite, il existe un moyen de supprimer la puanteur. Libère l'humain Farrand. Il est inconscient et il n'a pas vu qui tu es. Relâche-le, nous te donnerons le secret pour neutraliser la puanteur, et nous partirons tous. >

< Je vais me débarrasser de toi moi-même, pourriture andalite ! >

< Vysserk, nous savons tous les deux qu'il est impossible de supprimer une odeur une fois qu'elle s'est introduite dans un vaisseau spatial. Tu seras obligé d'aller dans une grande station spatiale pour un réaménagement complet. Ton vaisseau Lame sera invivable. >

Vysserk est juste resté immobile. Immobile et le regard fixe. Ses tentacules oculaires se sont un peu affaissés.

< Allez chercher l'humain >, a-t-il ordonné en bougonnant à ses Hork-Bajirs.

— Vysserk... a gémi l'un d'eux, visiblement réticent à retourner là où l'odeur était encore plus forte.

< Aujourd'hui c'est une sale journée pour moi, a dit Vysserk Trois. Tu veux vraiment qu'elle le soit pour toi aussi ? >

Les deux Hork-Bajirs ont disparu à l'intérieur du bâtiment et sont revenus très vite, en traînant Farrand. Ils l'ont laissé tomber par terre.

< Fais-le conduire à l'hôpital le plus proche par un de tes hommes. Quand il sera en sécurité, nous te dirons le secret. Et pas de coups fourrés. Nous vous surveillerons. >

Ax a orienté ses tentacules oculaires vers le ciel. Vysserk Trois a suivi la direction de son regard et aperçu, haut dans le ciel, un oiseau de proie à la queue brun roux.

< Vous vous rendez bien compte qu'un jour je vous aurai tous, a-t-il grogné. Malgré toutes vos petites astuces, je vous trouverai quand même. >

< Non, je ne crois pas, lui a répondu Ax. On te sens venir de loin... >

CHAPITRE 24

Les Yirks ont conduit Farrand à l'hôpital. Lorsque nous avons été certains qu'il était hors de danger, Ax a appris à Vysserk Trois qu'un certain type de jus aidait à supprimer l'odeur de putois.

Le Vysserk hurlait toujours quand nous avons disparu dans la forêt.

Le lendemain, Jake, Marco, Rachel, Ax et moi avons pu ramener la maman putois dans son terrier. Elle y est entrée en se dandinant, puis est ressortie quelques minutes plus tard, suivie de Joey, Johnny, Marky et C.J.

Ils ont complètement ignoré les quatre humains et l'Andalite. Après tout, maman putois était de retour auprès de ses petits. Et maman putois n'avait peur de rien.

— Ils grandissent tellement vite, a dit Rachel en les regardant passer devant nous en file indienne, balourds et patauds, le museau frétilant.

— Je suppose que la vraie mère putois va leur donner d'autres noms, a regretté Marco.

Il plaisantait. Enfin, je crois.

— Ben en tout cas, la forêt est redevenue un endroit sûr pour les bébés putois, a ajouté Jake.

Jake avait morphosé en mouche pour espionner Farrand à l'hôpital. L'inspecteur allait bien. La première chose qu'il avait faite en reprenant pleinement connaissance avait été de téléphoner pour dire qu'il votait contre l'exploitation de la forêt.

En fait, d'après Jake, Farrand avait juré qu'il n'examinerait plus jamais la moindre demande émanant des Bûcheries Dapsen. Et il y avait de bonnes chances qu'il porte plainte.

Apparemment, affirmait aussi l'inspecteur, même les animaux de la forêt s'étaient dressés contre les bûcherons. Il

prétendait que lui-même avait été visité par l'esprit d'un putois géant qui avait des yeux de fille humaine.

— Bonne chance dans la vie, petits putois, a souhaité Marco à toute la famille.

Minuscules petits maîtres de la forêt en peluche.

Tout le monde souriait, tout le monde avait l'air content de soi. Moi, en revanche, je me sentais toujours un peu perdue.

Sur le chemin du retour, Jake s'est attardé pour rester avec moi et a laissé les autres nous devancer.

— Tu n'as pas l'air tellement contente. Ça te manque de faire la maman putois ?

J'ai souri.

— Non. Enfin, oui, un peu. Mais ce n'est pas ça.

— Alors ? Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je n'y comprends plus rien, ai-je avoué en haussant les épaules. Tobias mange un des bébés putois, et ensuite il nous aide à sauver les autres. Je tue la reine des termites pour me sauver moi et mes amis, et ensuite j'ai des remords. Mais à la première occasion, j'ai attaqué Vysserk Trois sans hésiter. Un jour je suis un rat poursuivi à coups de bâton par des garçons, et l'instant d'après j'apporte des souris mortes à Tobias, lequel monte la garde auprès de putois qu'en temps normal il aurait essayé de manger. Et tout ça ferait partie du même grand système. Comment tu comprends ça, toi ?

Jake a paru regretter d'avoir entamé cette conversation.

— Euh... bien, Cassie, j'en sais rien.

— Bon. Je voudrais juste dire un truc. Est-ce que je fais partie de la nature et, en tant que tel je devrais juste vivre selon les lois de la nature, tuer pour manger, tuer ou me faire tuer ? Ou bien suis-je quelque chose de différent parce que je suis un être humain ?

Nous avons marché en silence pendant que Jake réfléchissait à la question. Il me faisait de la peine. Je savais qu'il aurait préféré débattre de l'Araignée contre Batman avec Marco.

— Eh bien, je crois que tu es les deux, a-t-il fini par répondre. Je veux dire, tu es la personne qui a éliminé la reine des termites. Tu es aussi celle qui s'est battue pour sauver une poignée de putois. Exactement comme Tobias qui a mangé un

bébé putois un jour, et sauvé les autres le lendemain.

— Ça ne nous avance pas beaucoup. Ça signifie juste que les humains sont dans une espèce d'entre-deux : encore en partie des bêtes sauvages, qui font tout ce qu'il faut pour survivre, et en partie... en partie je ne sais pas quoi. Peut-être quelque chose de plus que les autres animaux.

— Oui, eh bien je sais une chose. Tous les animaux s'occupent d'eux-mêmes. Mais il y a un seul animal qui a l'intelligence et le pouvoir de sauver toutes les autres espèces.

J'ai hoché la tête.

— T'es pas bête, quelquefois, Jake.

— Quelquefois seulement ?

— Tu as raison. Il y a un seul animal qui puisse aider à sauver tous les autres. Il n'y a que les humains qui en soient capables. Bien sûr, nous devons sauver notre peau d'abord.

J'ai soupiré.

— Ça reste encore trop compliqué.

Une ombre est passée comme un éclair au-dessus de nos têtes. J'ai levé les yeux et j'ai aperçu Tobias. Il a piqué dans les arbres et a réapparu perché sur une branche, juste au bord du chemin.

— Salut, Tobias, lui ai-je lancé.

< Salut, Cassie. Salut tout le monde. Salut, salut ! >

Il avait franchement l'air très satisfait de quelque chose.

— Quoi de neuf, l'homme-oiseau ? lui a demandé Marco.

< Je viens de passer chez nos copains du chantier. Ils en sont à deux camions entiers de jus, ils ont fait plein d'allers et retours pour en rapporter. Ils ont creusé une grande fosse dans le sol, comme une espèce de piscine, et ils l'ont remplie de jus. Vysserk Trois y a passé une grande partie de la nuit et toute la matinée. Mais vu comme tout le monde l'évite, je suppose qu'il pue toujours. Et en plus – Tobias a eu un petit rire sardonique – il a maintenant une fourrure violette des plus élégantes. >

— Ah, c'est vraiment pas de chance, a ricané Rachel. Ça me fait bien de la peine pour lui.

< Il va peut-être bientôt commencer à soupçonner quelque chose >, a remarqué Ax.

— Vous croyez qu'on aurait dû lui dire la vérité ? ai-je

demandé à mes amis. Que c'est le jus de tomate, pas le jus de raisin, qui enlève l'odeur de putois ?

Nous nous sommes regardés, et nous avons tous éclaté de rire en même temps.

— C'est bien ce que je pensais, ai-je conclu.

L'aventure continue...